

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13 - 27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

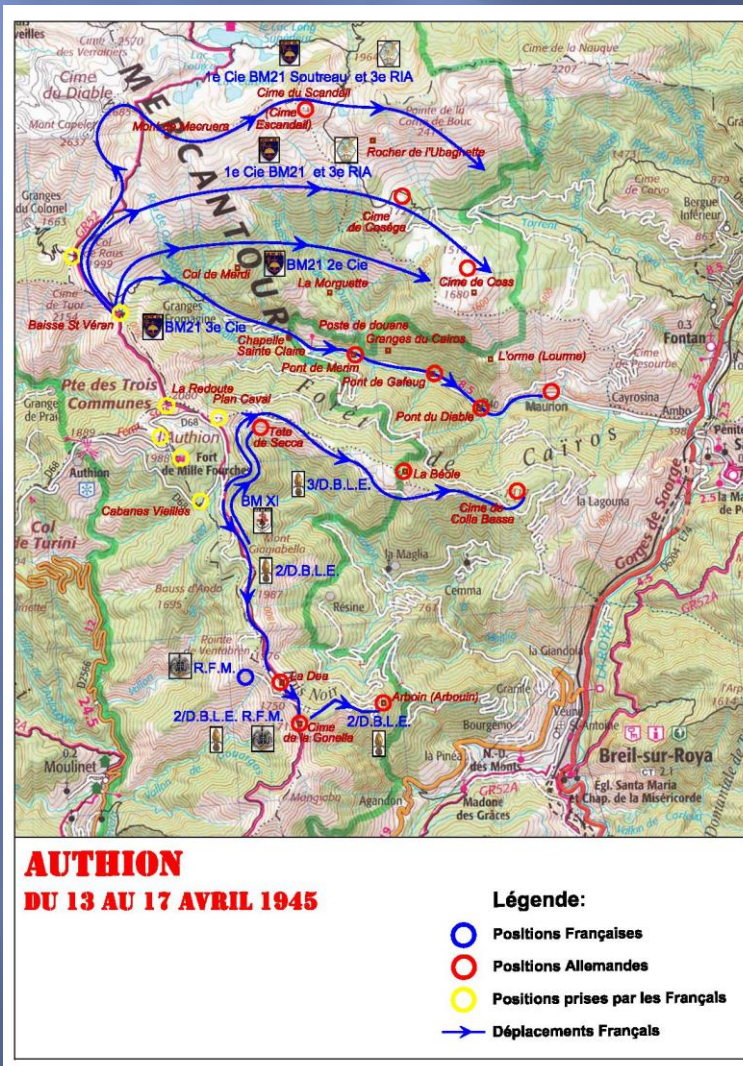
Le B.M. XI à La Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole
- Le B.M. 21 à Maurion -



Général GARBAY
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

Après la prise de l'Authion, le 13 avril, le général Lieb commandant l'état-major de la 34^e division allemande décide d'effectuer un repli sur la ligne de défense des fortifications italiennes et de tenir fermement la région de Saorge-Fontan. Le 14 avril, sur ordre d'Hitler de défendre « *chaque pouce de terrain* » sur le front d'Italie, les troupes allemandes présentes dans les Alpes Maritimes savent qu'aucune retraite n'est envisagée.

Entre le 13 et le 17 avril, le massif est fortement tenu par les troupes françaises mais l'action de la D.F.L. va se limiter à la réduction des fortins allemands sur la ligne de crête de l'Authion au Mont Mangiabo, afin de maintenir une ligne défensive continue. En effet, contre l'avis d'une partie de l'Etat-major de la D.F.L., la poursuite des troupes allemandes en déroute n'a pas lieu, le général Garbay appliquant des ordres non écrits du général Doyen de suspendre l'offensive....



Après la prise de l'Authion, les opérations prennent un caractère local : il s'agit la plupart du temps de la conquête d'une crête.

Un reporter du journal de l'Espoir de Nice, présent sur le front relate la physionomie des combats :

« la guerre ici, n'est pas spectaculaire. Pas d'avance sensationnelle, mais chaque jour la progression continue. Une crête est prise, combien a-t-elle coûté de vies humaines ? Un bois est nettoyé, combien de soldats tombés sous ses sapins et ses mélèzes où le Boche se cache, dépose ses mines et ses pièges ».

Le bilan des combats le 17 avril au soir fit état de 185 tués et 666 blessés.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -

CHRONOLOGIE DES OPERATIONS et sommaire des témoignages

1 - OPERATIONS DU B.M. XI

BM XI - Le B.M. XI est envoyé sur la Tête de la Secca
- 4 - *Récit de Jean TREMEAU (B.M. XI)*

2 - OPERATIONS DE LA 13 D.B.L.E. et du 1^{er} R.F.M. Pages 8 à 21

14 Avril

13 D.B.L.E. La 13 relève la 4^e Brigade sur l'Authion excepté le B.M. 21 demeurant au col de Raus.

Le 2/D.B.L.E (cdt Simon) doit se porter sur la route de l'Arbouin (1.000 m au-dessus de Breil)

Le 3/D.B.L.E. (cdt Lalande) se porte sur la ligne de crêtes de la Tête de la Secca à la cime de Colla Bassa, surplombant la forêt et le vallon de Cairos. Il relève le B.M. XI à la Secca.

- 9 - *Récits du Colonel Henri BERAUD et de Jean TREMEAU (B.M. XI)*

R.F.M. - vers 10h, les chars se positionnent devant la Dea et ouvrent le feu... sans réaction. Les blindés décident d'attendre le 2/D.B.L.E.)

13 D.B.L.E./R.F.M.

Vers midi - La 6^e cie (2/D.B.L.E.) avec les chars de l'Enseigne de Vaisseau de Carpentier sont devant la Baisse de la Dea mais la 13 perd son capitaine et la moitié de son effectif et de Carpentier est tué.

Après-midi - le cdt Simon confie à la 5^e cie (2/D.B.L.E., sous-lieutenant Geoffroy) la mission de reprendre l'attaque à l'Est du Ventabren et d'attaquer les pentes de la Gonella avec l'appui des chars de Coelenbier. Pertes allemandes 12 tués et 6 prisonniers. Pertes du 2/D.B.L.E : 20 tués et 70 blessés

- 11 - *La Gonella - Récits du Général Jean SIMON et de Hugo GEOFFREY (13 D.B.L.E.)*

- 14 - *La Dea - Récits du Colonel Henri BERAUD, de Jean ROSSI (13 D.B.L.E.) et de Roger BARBEROT (R.F.M.)*

15 Avril

13 D.B.L.E. - Aube - 1 patrouille du 3/D.B.L.E. teste la résistance de l'ouvrage de La Béole. Les Légionnaires tuent le chef de la compagnie allemande du G.R. 80. Les grenadiers abandonnent la position au cours de la nuit. Après-midi : reprise de la progression et occupation de l'Arbouin par le 2/D.B.L.E. Nombreux blessés par mines et explosifs.

Le lieutenant Bourdis (7^{ème} compagnie) nettoie le ravin de la Maglia, puis s'installe sur la crête avec des armes lourdes de la compagnie Bourgoïn et la C.C.I.

R.F.M./13D.B.L.E. - Au soir : appui du R.F.M. au 3/B.L.E. dans l'attaque le long de la crête de la Beole. Le 3/B.L.E. enlève les pitons 1662 et 1649 au-dessus de la Beole. L'ennemi décroche.

- 20 - *Récits du Colonel Henri BERAUD et de Roger BARBEROT (R.F.M.)*

17 Avril

13 D.B.L.E. - Tentative de la 11^e cie de s'emparer de la cime de Colla Bassa juste au-dessus de Saorge, sans succès.

- 21 - *Récit de Christophe COUTTENIER*

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à La Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -



POINT DE VUE DE LA REDOUTE

Panorama Christian MARTEL

CHRONOLOGIE DES OPERATIONS et sommaire des témoignages

3 - OPERATIONS DU B.M. 21

Pages 22 à 29

13 Avril

B.M. 21 - Prise de Saint-Véran

22 - Journal de René MARTEL, récits de Yves GRAS et du sous-lieutenant Raymond SAUTREAU (B.M. 21)

14 Avril

B.M. 21 – Au Nord, le B.M. 21 doit pousser en direction de Fontan par la zone montagneuse entre le vallon de Cairos et la frontière.

15 Avril

B.M. 21 - Isolé du reste de la Division, il progresse vers la Roya en deux colonnes.

La 3^e cie Muller dans l'axe du vallon de Cairos.

24 - Récit de Yves GRAS (B.M. 21)

Le gros du Bataillon plus au Nord sur les crêtes, précédé par la cie Montel du 3^e R.I.A.

Malgré les énormes difficultés du terrain, tous les obstacles sont surmontés, les défenses allemandes manœuvrées et contraintes au repli.

Le 3^e R.I.A. atteint le signal de la Caussega et chasse l'ennemi du Scandaïl.

25 - Récits du colonel Henri BERAUD et du sous lieutenant Raymond SAUTREAU (B.M. 21)

16 Avril

B.M. 21 – Atteinte du plateau de la Ceva et de la cime du Coss après un vif combat sur le piton 1655.

- 26 - Récits du colonel Henri BERAUD et du sous lieutenant Raymond SAUTREAU (B.M. 21)

17 Avril

B.M. 21

La 2^e cie Lafaurie s'empare de la cime de Pezurbe. Deux sections de la Cie Muller escaladent la cime de l'Orme, débordent la résistance et descendent dans le vallon vers Maurion sur les arrières de l'ennemi. Prise de Maurion : 17 prisonniers.

- 27 - Récit de Yves GRAS (B.M. 21)

La Cie Muller est arrêtée au fond du vallon de Cairos par une forte résistance au Pont du Diable.

- 28 - Récit de Yves GRAS (B.M. 21)

La section Sautreau est à la Cime du diable.

- 29 - Récit du sous lieutenant Raymond SAUTREAU (B.M. 21)



1- OPERATIONS DU BATAILLON DE MARCHÉ XI LE 13 AVRIL 1945

« Face à face à la tête de la Secca

Jean TREMEAU, B.M. XI

Les unités d'attaque étant épuisées par trois jours de combat en altitude, le 2^{ème} bataillon de la 13 D.B.L.E. fait mouvement pour remplacer le B.M. XI devant le mont Giagiabella. Le B.M. XI, marchant parallèlement à la Légion, poursuit son action vers l'Est. A 13h, après une préparation d'artillerie, la 5^{ème} compagnie (capitaine PARISON) progresse vers la tête de SECCA (1.627 m), mais elle est assez vite stoppée. Une mitrailleuse de 12,7 mise en batterie s'efforce de réduire les mitrailleuses allemandes, mais les nuages intermittents augmentant en intensité, rendent l'opération de plus en plus difficile. A 18h, une patrouille trouvera la tête de SECCA vide.

« Pour la troisième fois nous quittons MOULINET pour une nouvelle aventure.

Toute la 5^{ème} Compagnie est là plus notre section de pionniers. C'est le petit jour, il fait beau mais rien de bon en perspective, on nous a complété notre chargement de munitions ; pas besoin de s'y connaître beaucoup pour en comprendre la signification. (...) Il commence à faire chaud et aux haltes nous quittons ce que nous pouvons de vêtements. Les ruisseaux servent d'abreuvoir. Le pays est désert, pas une maison en vue et l'on n'entend rien, bien que les lignes ne soient pas loin. Deux jeeps nous doublent ronflant de bonne humeur de monter si allègrement, nous envions tous secrètement leurs passagers... nous pensons à nouveau à la bretelle de la carabine qui glisse de l'épaule, à la cartouchière qui pèse sur les hanches, à l'ampoule qui gonfle sur l'orteil, à la sueur qui mouille les omoplates. (...)

Un ronflement grandissant balaye pourtant nos préoccupations, nous ne tendons pas l'oreille longtemps : ce sont les G.M.C. Il n'y a pas de doute, quel soulagement ! On nous fait arrêter, tout le monde parle, la colonne reprend de la vie, nous sommes gais, heureux. (...) A TURINI où sont quelques cabanes, les camions nous déposent. Une activité intense y règne, des jeeps roulent et bondissent de partout, les artilleurs sont installés avec leurs canons en batterie. (...) Nous ne stationnons pas, nous avons même l'air d'être pressés et plutôt en retard car sitôt descendus des camions nous partons un par un, tous les cinq mètres : le danger n'est pas loin. En effet la route sort des sapins pour continuer à flanc de montagne sur des pentes d'herbe rase : elle mène aux trois forts de l'AUTHION.

C'est sur cette même route que nous voyions foncer à l'attaque avant-hier les chars légers des Fusiliers Marins, suivis d'une guirlande de poussière. (...)

Les casernements compilés soigneusement par notre artillerie et nos avions, - *notre spectacle d'avant-hier* - ne dressent plus que quelques murs démantelés. Des trous d'obus noirs parsèment l'herbe jaune, délivrée depuis peu de la neige dont il reste quelques plaques sales et difficiles à reconnaître. Des "mines assiette" (*tellermine*) jaune sable semblent retournées négligemment sur les bas-côtés du chemin caillouteux, empierrés d'éclats de fonte en lame de couteau aux bords déchiquetés et brillants. (...)

Nous nous rapprochons du fort, à flanc de montagne, de partout émergent des nids de mitrailleuse, des trous d'homme, des casemates, tout cela a été enlevé de vive force au travers des champs de mines sous les obus et les balles.

En dessous de nous c'est CABANES-VIEILLES, un cantonnement militaire conquis par le B.I.M.P. et une partie du B.M. XI. Nous passons une crête puis redescendons sur un flanc encore enneigé. Sur toute la route on ne voit que des soldats en marche et quelques jeeps. Arrivés sous le fort nous sommes parqués sur une pente rocailleuse sans une herbe pour nous reposer, manger et attendre l'ordre d'attaque surtout. Nous sommes à côté d'une section d'assaut munie de bazookas, lance flamme et autres engins. (...)

Nous repartons, cette fois je crois que c'est pour de bon. Nous montons sur le fort et ici ce n'est que désolation. Cadavres de boches et de mulets, charrettes démolies, citernes ouvertes, maisons écroulées, tourelles de mitrailleuses soulevées, démolies. On marche sur la viande de mulet piétinée, puante, sur des douilles de cartouches, sur des loques, des boîtes de conserves : visage de guerre. Là-dessus des hommes indifférents, ne faisant attention qu'à eux, à leur fatigue mangeant ou buvant à la gourde. Des officiers en groupe discutent sur une carte, se déplaçant tous ensemble pour observer un point car de ce sommet la vue est très développée.

Un dernier blockhaus coiffe le sommet du mont dominant les pentes abruptes du versant italien. Je vois LE MIERE entouré des autres officiers de la 5^{ème} Cie. Il fait avancer notre section jusqu'au blockhaus et, m'appelant avec CHAVANIS, nous dit de partir en avant de la section avec une trentaine de mètres d'avance pour éclairer la progression de la compagnie qui suivra par derrière. (...)

Je retiens que je dois marcher dans la pente ombrée, pente Nord de la crête (*SECCA*) que je dois suivre à une trentaine de mètres en contrebas pour rester invisible des postes ennemis qui observent du haut des montagnes de l'autre côté ; je dois faire très attention aux arbres et aux baraques en rondins camouflées.

L'ordre de départ est donné, je me lance dans les éboulis carabine à la main, je quitte le fort, dernier point d'appui de la France de ce côté, et ses gardiens nous regardent partir, indifférents, hier c'était eux, aujourd'hui c'est mon tour, c'est tout naturel. (...)

Derrière nous les brancardiers qui ont été renforcés sérieusement nous suivent de près, intégrés à la compagnie, attentifs à nos gestes, comme une mère suit son enfant essayant ses premiers pas.

Dans les débuts la pente est très raide, les pieds sont instables sur les pierres qui roulent, l'avance est très lente, la compagnie se déploie en V derrière nous qui formons la pointe. Nous nous arrêtons, le Capitaine et son Etat-major nous doublent pour aller s'installer sur un point de la crête d'où ils peuvent observer notre avance et la réaction ennemie.

Nous repartons, CHAVANIS n'a pas compris le dispositif, et je le lui explique, il ne peut croire que nous sommes les premiers. DHENAIN suit de près et le Lieutenant LE MIERE me transmet de loin la direction. Il y a pas mal de sapins abattus surtout à la hache, très peu à l'obus. Ce sont les boches qui ont fait cela il n'y a pas longtemps. Je tombe en effet sur une baraque de rondins camouflée sous des branches de sapins, elle est vide ainsi qu'un parc à mulets camouflé également et à moitié enterré. (...) La visibilité devient mauvaise par suite de l'épaisseur de la végétation et des arbres abattus.

Toujours rien d'insolite ; j'avance d'arbre en arbre, en choisissant les plus gros. Je m'arrête derrière certains pour écouter et observer prêt à tirer. Mais on ne peut tout voir et tout entendre, il faut compter sur la chance. Le Lieutenant m'envoie explorer les cabanes, je n'aime pas cela, car une rafale de mitrailleuse à travers une porte et à bout portant doit être assez désagréable.

Aussi je ruse du plus que je peux, j'avance en rasant les murs et pousse la porte de la carabine, alors je risque un œil, puis deux, j'entre. Ce sont de véritables petits chalets avec couchettes superposées, murs épais d'au moins cinquante centimètres en rondins et pierres, avec pare-éclats et tout le confort intérieur.

L'avance continue toujours, elle est bien longue cette crête et depuis le temps que nous marchons nous devrions bien être arrivé au but. (...) Et toujours rien de nouveau, c'est crispant, les Allemands se sont évaporés, peut-être fuient-ils à distance devant nous ? Nous arrivons à une baraque un peu plus vaste que les autres et située presque au bord de la crête interrompue par une sorte de collet. Nous avançons avec prudence à la lisière du bois dominant cette pente dénudée et nous avons bien fait de ne pas nous y engager à la légère, en effet, enfin, une rafale de mitrailleuse salue notre débouché.

Ils sont de l'autre côté à quelque cent mètres sur la crête boisée de la SECCA. Ils sont dans des trous tout préparés ; les rafales claquent furieuses tout autour, et nous n'avons pas mis longtemps pour piquer à plat ventre chacun derrière un sapin, et ce sont les plus gros qui ont eu notre préférence.

LE MIERE se rapproche avec ses jumelles pour observer les départs. Moi, j'ai beau observer, je ne vois que les crêtes des sapins. Pourtant les coups partent toujours, eux nous ont bien vus et doivent nous entrevoir par moment. (...) La mitrailleuse qui bloque toute la compagnie à l'air de se calmer un peu mais tant qu'elle sera là il n'y aura pas moyen de franchir le terrain à découvert qui nous sépare de la tête de la SECCA notre objectif de ce soir. (...) LE MIERE a demandé un tir d'artillerie sur le point où il a cru voir la mitrailleuse. Le tir se déclenche, nous allons être aux premières loges.

Les gens d'en face vont être dans leurs petits souliers - *ou plutôt petites bottes* - et doivent se précipiter dans leurs baraques et leurs tranchées. Des éclairs jaillissent, entourés de fumée, sur les cimes de sapins qui s'abattent, les éclats doivent voler de partout et le vacarme est épouvantable. Au bout de dix minutes les artilleurs arrêtant leur tir semblent nous dire : « *A votre tour maintenant messieurs les fantassins* ». RANCIO, un des plus avancés sur la lisière, élève son casque au bout d'un bâton : *tac tac tac*, le moulin recommence.

Les Allemands semblent se réveiller un peu, leur artillerie s'en mêle. Un obus arrive droit sur nous, nous l'entendons, mais, contrairement à l'attente de tous comme le montraient nos postures crispées, il n'éclate pas : un large sourire nous éclaire tous. (...) Le Lieutenant nous fait entrer dans une baraque en attendant les ordres, car depuis un moment, il est en grande conversation avec le P.C.

Nous nous engouffrons par la porte surbaissée, les premiers arrivés s'installent sur les bas flancs au milieu des couvertures et des capotes vertes de la *Wehrmacht*. (...) Le jour vient d'une petite fenêtre placée au ras du plafond. Une table quelques chaises. Les restes d'un repas attirent l'attention de CHAVANIS qui commence à goûter au pain noir et serré comme du pain d'épice. Je mets la main sur un superbe litre d'huile d'olive à peine entamé, je le trimballerai pendant tout le reste de l'action. (...)

Du dehors le Lieutenant continue la communication interrompue fréquemment :

« *Allô, ici Jules, ici Jules, je vous entends très bien, je vous entends très bien, répondez !* » « *Progression impossible, terrain découvert face à l'ennemi, il faudrait pouvoir le tourner ; Répondez* ».

A peine finit-il de parler qu'il entre précipitamment avec l'appareil. En effet, un obus percute tout près sans éclater. Décidément les Allemands n'ont pas de chance aujourd'hui avec leurs obus. Une dizaine d'autres arrivent encore et deux seuls éclatent, ce n'est pas fort, les artilleurs doivent avoir le nez long et ne rien y comprendre.

Là-bas, de l'autre côté des monts dans une clairière au milieu des mélèzes, je les imagine tendant l'oreille en vain pour entendre les explosions de leurs obus, peine perdue ; nous n'y prêtons plus guère attention. (...)

Sans que nous nous en rendions compte le nuage s'est étendu sur nous, nous ne voyons plus la tête de la SECCA, notre commandement va s'en servir et en profiter pour surprendre les Allemands. On a demandé à la section qui est à notre droite des volontaires pour s'insinuer jusqu'aux lignes boches par la grande pente découverte visible de partout sauf par temps nuageux, inaccessible dans ce cas. Ils sont partis chargés de grenades, pourvu que la brume tienne, elle n'a pas l'air d'être solide. Nous nous sommes postés prêts à tirer à la première alerte.

La fusillade commence, les grenades explosent, c'est le moment d'avancer car, surpris du côté où ils ne s'attendaient pas, les Allemands doivent être déroutés. A toute allure nous dévalons dans le brouillard les prairies à découvert qui nous ont arrêtés si longtemps, nous courons tant que nous pouvons pour essayer d'accrocher les éléments en replis. Les sapins sont atteints sans que nous n'ayons vu rien d'insolite si ce n'est des *tellermine*s en tas sur le bord d'un chemin. Il est préférable de croire qu'il n'y en a pas de piégées. Nous nous déployons en ligne pour fouiller le bois mais sans résultat et remontons sur la crête occupée par la section qui vient de s'en emparer et qui n'est pas peu fière : six volontaires ont réussi ce que nous avons raté avec trois sections ; ils nous le font sentir et j'en suis mortifié. (...)

Nous explorons les dernières cabanes sur la crête, c'est là que nous avons ordre de passer la nuit, cela suffit à mon avis pour la journée, heureusement que c'est aussi celui des chefs. Le soleil est couché et la nuit presque arrivée ; le brouillard est parti laissant un ciel limpide déjà parsemé d'étoiles.

Avec la nuit le froid devient de plus en plus intense, nous n'avons rien pour nous couvrir, pas même nos capotes, nous grelottons dans nos treillis. Il nous faut repérer chacun un coin pour dormir ce qui n'est pas simple car la pente est si raide qu'il nous faut à chacun un tronc d'arbre pour nous retenir. Quelques-uns, ce sont les plus malins, malgré leur fatigue entament leur trou machinalement ou agrandissent ceux déjà existant, faits par nos prédécesseurs que nous venons de déloger et qui sont allés coucher un peu plus loin en attendant notre prochaine visite.

Nous n'avons rien à manger et le ravitaillement doit venir avec les *jeeps* ainsi que les couvertures et les capotes. Nous partons à plusieurs pour le terminus des *jeeps* en plein sur la crête en dessous du fort. (...) Transis et fatigués nous essayons de trouver ce carrefour. Nous y sommes.

D'un côté trois cadavres attendent sur le bord du chemin d'être enlevés et de l'autre c'est un blessé sur une civière, et nous les encore bien vivants attendons assis sur un talus. Des infirmiers arrivent apportant quelques capotes sales qu'ils jettent à terre. J'en enfille deux et un infirmier, toujours bien fourni de cette matière me donne un coup de gnôle à prélever sur son bidon. Je le bois comme un homme altéré à la source après une chaude journée et le coup de fouet ne tarde pas à se faire sentir : je ne grelotte plus et redeviens optimiste.

Plusieurs *jeeps* arrivent mais toujours rien pour nous. Le temps passe et loin de mes camarades je m'ennuie. Enfin nous déchargeons nos ballots pêle-mêle dans le noir et repartons chargés au maxi pour notre position. Il faut tâtonner, chercher du pied questionner et après bien des peines arrivons enfin à notre emplacement : quelques décimètres carrés de terrain un peu horizontal au pied d'un sapin géant que je suis heureux de retrouver après les angoisses de la journée.

Les ombres de mes camarades sont aussi là, les couvertures sont distribuées, le tour de garde est déjà établi. Je n'aurai qu'une seule veille à fournir. Roulé dans les couvertures le froid devient très supportable ; accoudé dans les brindilles de sapin j'engloutis une boîte de conserve avec la lame de mon couteau, sans pain, sans rien voir, la boîte vide dévale la pente, je m'endors. Mes deux heures de veille se passent comme dans un rêve, debout contre un arbre carabine à la main, l'oreille aux aguets mais la tête lourde.

Ma veille écoulée je me fais remplacer et me recouche ; face aux étoiles le dos contre les cailloux je reprends mon sommeil interrompu. Il arrive quelques obus assez près, je n'en éprouve qu'une mauvaise impression d'insécurité comme le campeur qui a planté sa tente dans un couloir venté en montagne.

Le jour se lève, le bleu du ciel très pale fonce de plus en plus, nous attendons avec impatience les premiers rayons du soleil qui amèneront la chaleur.

(...) Nous sommes à fleur de rocher, j'ai arrangé une tanière de blaireau sous une grosse racine qui me servira d'abri en attendant que mon véritable trou soit assez profond pour me protéger. Au loin quatre coups sourds à peine perceptibles, un sifflement terrifiant arrive sur nous, un bruit mat au sol, le premier obus vient de rater, terrés dans les trous à moitié creusés nous attendons les autres. Les voilà, l'éclatement, les branches cassées qui tombent avec fracas, les éclats qui bourdonnent et tombent çà et là.

Le quatrième obus culbute sur une branche de l'arbre voisin qu'il casse et ricochant, culbutant dans l'air en froufroutant va se perdre plus loin.

(...) Deux nouveaux départs, nous avons tous plongé, le choc est terrible cette fois. Mon trou est ébranlé, de la terre me coule désagréablement sur la figure, dans le cou, crispé j'attends le second qui percute dans les branches. Peureusement je sors la tête, le premier a percuté cinq mètres au-dessus à l'entrée du trou de SOLINAS et de HUET, tous les deux sont touchés. HUET sort hébété, il n'a pas grand-chose et soutenu par un des nôtres se dirige vers le poste de secours.

Pour SOLINAS c'est plus grave, nous le ramenons « chez » LAFFORGUE pour essayer de le panser en sécurité ; il a un éclat dans la main qui n'est plus qu'une bouillie de sang et de chair ; mais ses vêtements sont déchiquetés et imprégnés de sang sur l'épaule. Maladroitement nous le déshabillons pour constater qu'il a un trou énorme sur l'omoplate. Un paquet de sulfamides et deux pansements individuels bien que mal posés empêchent malgré tout le sang de couler, les brancardiers prévenus le chargent et l'emmènent...

Il y a eu aussi de la perte dans les autres sections et on me prend ma couverture pour évacuer des blessés. Le calme est revenu, les boches semblent nous avoir oubliés, j'en profite pour franchir les quelques mètres pour voir où était tombé l'obus de SOLINAS. Il a éclaté juste sur le bord, noircissant les pierres, lacérant les couvertures en lambeaux.

Dix mètres plus haut dans un sapin pendent une carabine cassée en deux et un blouson déchiré. Je n'arrive pas à comprendre comment mes deux camarades n'ont pas été plus massacrés ».

Jean TREMEAU



2 - 13-18 AVRIL 1945 : OPERATIONS DE LA LEGION ET DU 1^{er} R.F.M.

La Légion est « de retour »

André Paul COMOR

« La veille de son engagement, la 13^{ème} D.B.L.E. participe à une prise d'armes à NICE. Le 9 avril, le général de GAULLE épingle au drapeau la croix de la Libération, marquant par là sa prédilection pour ces étrangers qui ont contribué depuis juin 1940 à la libération de leur patrie d'adoption.

Des opérations coûteuses (13-18 avril)

La 4^{ème} brigade est en première ligne du 10 au 12 avril 1945. La 13^{ème} B.L.E. intervient le 13 pour soulager et relayer la brigade RAYNAL qui, après avoir enlevé les premiers forts, piétine.

Le 3^{ème} B.L.E. entre en action au Nord du Massif, tandis que le 2^{ème} B.L.E. du commandant SIMON se dirige vers le Sud-Est par le mont VENTABREN qu'il atteint dès le 13 avril au soir. Le B.C. 13, quant à lui, fournit les appuis.

Les choses sérieuses commencent quand les 5^{ème} et 6^{ème} compagnies s'attaquent aux casemates de la GONELLA et de la DEA. Après 24 heures de sérieux accrochages, les Allemands ont déjà mis hors de combat 75 Légionnaires du 2^e B.L.E. : 18 ont été tués et 57 blessés dont 3 officiers, le capitaine BOURGOIN les lieutenants BOULNOIS et SCHLICKLIN un ancien de Norvège. Le 3^{ème} B.L.E. compte 4 tués et 12 blessés.

La poursuite peut débuter avec l'aide des mulets que l'on retrouve après cinq ans ! Les « brêles » rendront de grands services durant ces quelques jours d'opérations.

Le 15, méthodiquement, les deux bataillons reprennent le mouvement vers l'Est.

Le 2^{ème} B.L.E. occupe L'ARBOUIN et la 10^{ème} compagnie du lieutenant FOURNIER du 3^{ème} B.L.E. atteint la cote 1648.



Source : www.fortification.pagesperso-orange.fr

Les Légionnaires se lancent à l'assaut du piton en tuant à bout portant, lançant des grenades.

Il leur suffit d'une demi-heure pour rejeter les Allemands à la lisière des bois tout proches. Il est 17h50. La compagnie laisse sur le terrain 8 tués et 11 blessés.

Le 17 avril à la COLLA BASSA, c'est au tour de la 11^{ème} compagnie du lieutenant SAULNIER d'éprouver le système défensif ennemi.

En parvenant à la cote 1422, arrêtés par un feu nourri d'armes automatiques masquées par les couverts, les Légionnaires, bientôt à court de munitions, doivent se replier. Les 27 survivants se contentent d'attendre la 9^{ème} compagnie.

Comme de coutume les chasseurs alpins allemands lancent des contre-attaques jusqu'à la nuit avant de décrocher.

Le lendemain 18 avril, les deux compagnies occupent enfin la COLLA BASSA évacuée par l'ennemi qui se replie en bon ordre.

Ses derniers sursauts croissent en violence : en quatre jours le lieutenant-colonel SAINT HILLIER déplore déjà 38 tués et 110 blessés ainsi que 2 disparus ».

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -



14 AVRIL 1945 - LA SECCA

Colonel Henri BERAUD

« La nuit est relativement paisible, mais très fraîche, *«atroce»* comme le note le Lieutenant SAUTREAU (1/B.M. 21) sur l'arête de 2051 *«dans la neige fondante : accroché à des pentes impossibles, sous un vent glacial. Café avec quelques rations rapinées et de la neige»*.

La matinée sera aussi calme que la nuit, car une brume intense empêche tout mouvement. Mais dès la levée du brouillard, la poussée centrale continue. Après relève de la 4^{ème} Brigade, c'est la Légion qui exploite vers le Sud et vers l'Est, non sans difficulté.

L'ennemi, qui a reçu des renforts de la RIVIERA DES FLEURS, s'est efforcé d'interdire de ce côté l'accès de la vallée de la ROYA.

Vers 9h, après un accrochage de patrouilles au Sud de la tête de SECCA, un grenadier du II/G.R. 80 est fait prisonnier par la 5/B.M. 11. Il raconte que sa compagnie vient d'arriver en renfort de la côte, ce qui laisse supposer que les Allemands sont décidés à opposer une vive résistance sur l'axe de COLLA-BASSA.

Le 3^{ème} B.L.E. (commandant LALANDE) relève le B.M. XI sur l'axe d'attaque : la ligne de crête qui, de la SECCA, se dirige vers COLLA BASSA et SAORGE.

La mise en place est longue, à cause du manque de camions.

A 10h30, démarrage du 3^{ème} B.L.E. fortement appuyé par la base de feu du B.M. XI, composée de deux compagnies et des sections de mortiers et mitrailleuses 12.7. La 9^{ème} compagnie, objet de tirs d'artillerie, glisse vers le Nord pour y rester à couvert sous bois, où le terrain mou amortit l'explosion des obus. Elle ne pourra remonter par la suite vers le Sud et la progression est arrêtée vers 15h à 1.200 m à l'Ouest de l'ouvrage de LA BEOLE par des tirs d'artillerie, de mortiers et d'armes automatiques ».

**LA LEGION RELEVE LE B.M. XI
A LA TETE DE LA SECCA
Jean TREMEAU, B.M. XI**



« Un Légionnaire assis près de moi demande si notre coin est calme, en réponse je lui montre la carabine et le blouson dans le sapin et lui précise que tous les coups sont aussi bien ajustés. La matinée se passe ainsi avec rafales d'obus et calme chargé de menaces, sous un ciel splendide et chaud dans un cadre magnifique de montagnes aux crêtes neigeuses ou boisées selon les altitudes. (...)

Vers 3h de l'après-midi nous recevons des visites : le groupe d'assaut avec son inséparable Colonel en tête. (...) Bazookas, lance-flammes, échelles, armes et munitions de toutes sortes, ils ont eux aussi leur compte de chargement ; ils s'arrêtent un moment près de nous entassés sur la pente et je n'ai qu'une seule crainte, c'est qu'il arrive une nouvelle rafale, tant de monde dans un endroit si mal abrité. Heureusement ils repartent et ces échelles chargées sur leur dos me font penser à des plâtriers, ils sont chargés de poursuivre notre avance accompagnés de la Légion.

Les voici d'ailleurs avec leurs bérets verts, pas de casque évidemment, et à nouveau un arrêt les fixe près de nous, il y en a partout parmi les sapins et nous nous mettons à parler ensemble. L'attaque a dû commencer, ça tape de partout ; des obus de chez nous, mortiers, mitrailleuses tout est entré en branle, l'atmosphère est des plus énervante ; rester inactif, ne penser qu'à soi et sans rien voir au milieu de tous ces engagements n'est pas agréable.

Des branches ont craqué en contre bas, nous sommes en alerte et gagnons nos postes de combat : un béret vert et rond apparaît d'un fourré, ce sont encore d'autres Légionnaires.

Nos mitrailleuses et mortiers installés 50 mètres au-dessus juste sur la crête de la SECCA se mettent à cracher, les bandes partent après les bandes. Les boches paraît-ils détalent à découvert ; ils ont l'air de riposter il me semble entendre des arrivées de mitrailleuse mais dans tout ce bruit on n'est plus sûr de rien. Je n'ai qu'une peur c'est qu'ils ripostent avec leurs 88, ils arrosent déjà au mortier le secteur d'à côté.

J'ai à peine fini de parler que nous percevons quatre départs, les habitués du coin ont tout de suite saisi et transmettent l'alerte en plongeant dans leurs abris.

Deux Légionnaires m'ont gagné de vitesse et s'emparent de mon trou creusé ce matin et que je n'ai pu achever à cause des rochers, il est inutile que je fasse valoir mon droit de propriétaire, je n'ai pas le temps, et plonge sous ma souche. Les quatre explosions sont en plein sur nous : un obus percute l'arbre voisin du mien, les trois autres à trente mètres alentour. Les fumées se dispersent encore au vent répandant une odeur âcre qui prend à la gorge. Il y a du dégât. Des cris et des gémissements fusent de partout.

Les brancardiers sont appelés de dix points à la fois, et arrivent en courant du poste tout à côté. Les deux Légionnaires de mon trou sont atteints tous les deux dont un gravement. CHAVANIS, serré contre sa racine, a été protégé par le Légionnaire avec lequel il parlait et qui a reçu l'éclat à sa place.

Il s'agit de faire vite, il ne faut pas les laisser sur place sans soins et à la merci de la prochaine rafale. J'empoigne par-dessous le bras un jeune de 17 ans bien atteint et démoralisé, il ne veut pas rester là et je lui fais descendre un peu la pente à l'écart de la zone dangereuse ou je pourrai le panser plus facilement ; son bras droit pend tout sanguinolent, j'essaye de lui arracher sa capote et sa chemise à moitié déchiquetées, les mains gluantes je dois terminer avec mon couteau qui coupe mal.

La blessure est horrible. Sans crier, il se laisse faire, mais il est inquiet car il souffre aussi du ventre ; en effet, après avoir détaché sa ceinture, j'aperçois une tache sombre avec du sang sur le bord ; la blessure du bras n'est rien à côté de celle-là. Cela me rappelle mon premier blessé d'Alsace chargé à l'arrière d'un char, il avait la même blessure dont il est mort. Pour le tranquilliser je lui dis que l'éclat à du ressortir, mais j'ai bien peur qu'il ne me croie pas. Il faudrait l'évacuer immédiatement. Je ne peux que le remonter au poste de secours où je l'étends sur une couverture.

Qu'est-il advenu de ce presque enfant qui me recommandait lorsque je le pensais que je ne lui perde pas son peigne et son stylo ?

Je retourne à mon poste, des blessés passent sans cesse... les brancardiers ne suffisent plus. Un Légionnaire vient me chercher pour lui donner un coup de main, 15 mètres plus bas il y a quatre morts déjà raidis, au teint cireux ; nous essayons de les rassembler et de les aligner côte à côte. Dieu que c'est lourd, il y a du sang partout, l'un perd sa cervelle, j'ai envie de m'en aller. Leur camarade de combat qui leur ferme les yeux est aussi triste que s'il venait de perdre ses frères, il est d'ailleurs blessé et perd son sang le long du bras. Comme je le lui fais remarquer, pour rompre le silence qui me pèse, il me signifie que cela ne compte guère, que lui importe puisque ceux-ci sont morts. « *Celui-ci* me dit-il en me montrant un ancien d'au moins soixante ans, avec une grande barbe grise et le crâne ouvert, *a fait toutes les campagnes de la légion depuis NARVIK et vient périr ici bêtement d'un éclat d'obus à quelque mois de la paix* ». La Légion a été décimée, il semble qu'il n'y a plus assez de vivants pour évacuer les blessés et les morts.

Il n'est plus question d'attaquer maintenant, les Légionnaires vont nous remplacer sur la crête conquise hier. On ne se le fait pas dire deux fois, jamais relève n'a été si bénie et attendue.

En sens inverse nous refaisons le chemin de l'attaque d'hier, mais nous sommes fatigués et surtout déprimés. Il fait chaud et nous n'avons plus rien à boire. (...)

Une fois de plus, la vie nous sourit, nous avons triomphé de la mort, nous avons renouvelé notre bail de vie. Mais il faut remonter la pente, escalader les branches coupées, les pierres roulantes. Nous nous égrenons, les plus fatigués n'avancent qu'avec peine, il est loin ce fort (*je suppose que c'est MILLE-FOURCHES*). Un dernier éboulis presque à pic nous prend le reste de nos forces. Nous retrouvons les sentinelles gardant la tourelle blindée et nous les regardons en souriant, voulant dire : « *Nous y sommes allés hein ! Mais nous en revenons, vous avez vu nos exploits, nous avons tenu le coup* ». Je pars à la recherche d'eau que je découvre à l'entrée d'un souterrain, je bois à perdre haleine, remplis mon bidon et pars à la recherche de la section et je tombe sur LE MIERE tout heureux lui aussi d'être là sain et sauf, il m'indique le centre de ralliement ... ».

Jean TREMEAU



14 AVRIL 1945 - LA GONELLA

Est du Ventabren

Général Jean SIMON, 13 D.B.L.E.

« Mon bataillon fut engagé sur le Mont GIAGIABELLA, dont il s'empara sans trop de difficulté. Il n'en alla pas de même pour le Mont VENTABREN (1.877 m), dont les Allemands avaient piégé les pentes.

Les Légionnaires poursuivirent leur attaque en direction de l'ARBOUIN, qui culmine à 1.800 mètres. Sous un feu intense, la 6^{ème} compagnie subit des pertes sérieuses. Les hommes tentaient de s'abriter derrière les chars et les murets de pierre. Les balles traceuses incendiaient les buissons, et les flammes menaçaient de brûler les blessés sur le terrain.

Son capitaine fut blessé, et la moitié des effectifs fut mise hors de combat. Je décidai de recommencer l'attaque au début de l'après-midi avec la 5^{ème} compagnie, commandée par intérim par le sous-lieutenant GEOFFREY. Celui-ci entraîna avec fougue ses hommes à l'Est du VENTABREN pour attaquer directement la cime de la GONELLA. Les combats furent très violents, les Légionnaires s'accrochaient aux rochers comme ils pouvaient. Appuyés par les chars, ils finirent par atteindre la crête. Les Allemands décrochèrent, laissant sur le terrain douze morts et de nombreux prisonniers. J'avais perdu vingt tués et soixante-dix blessés ».

Hugo GEOFFREY, 13 D.B.L.E.

« Le général de GAULLE vient à Nice, le 8 avril 1945. Je suis désigné pour fournir, à cette occasion la garde d'honneur ; place Masséna, nous présentons les armes au général, qui dit quelques mots gentils. (...)

Après un discours d'encouragement du général, nous partons en convoi motorisé, de nuit, vers le massif de l'AUTHION. C'est là, en effet, qu'est implantée la fameuse résistance allemande qui occupe surtout les anciens forts prolongeant la ligne Maginot. (...)



Hugo GEOFFREY

Source :

Sur le chemin des étoiles à la Légion Etrangère

Arrivés près des lignes de crêtes occupées par l'ennemi, nous réalisons que leur but était de nous empêcher d'atteindre le col de TENDE. Nous traversons sur notre route toute une série de villages. SAINT-MARTIN DE VESUBIE, l'ESCARENE, PEIRA CAVA, etc.

De mon côté, nous atteignons les montagnes du MANGIABO et de GIAGIABELLA.



Vue vers le Mangiabo et le Ventabren

Crédit photo : www.randocanalblog

Au petit jour, nous recevons l'ordre de notre chef de bataillon (commandant SIMON) d'occuper cette position tenue par des troupes de montagne allemandes : unités déterminées à se battre jusqu'au bout. Nous leur en avons donné l'occasion. Pris, au cours de notre approche, sous le feu d'une mitrailleuse, nous réussissons à réduire au silence cette position avancée.

C'est là que je vois, une fois de plus, un jeune officier allemand tué près de cette mitrailleuse : ses papiers mentionnent que c'est un jeune ingénieur, né à Vienne en Autriche. Je pense que cet homme imaginait remplir son devoir et que personne n'a eu le courage de le persuader du contraire.



Au fond, la Gonella où étaient embusqués les tireurs allemands - Fonds François Engelbach

Mais nous n'avons pas le temps de nous attendre, il nous faut continuer d'avancer le plus rapidement possible.

Nous arrivons alors au pied de la GONELLA et au fort de la DEA. Le commandant SIMON donne l'ordre à nos compagnies de voltige d'attaquer cette position et d'occuper la GONELLA. L'une après l'autre, ces compagnies sont rejetées. N'ayant plus d'autre compagnie que la mienne, la 5^{ème} compagnie, l'ensemble de mes supérieurs ayant été blessés et évacués, le commandant s'adresse à moi qui occupe provisoirement le commandement de la 5^{ème} compagnie pour lancer l'attaque sur cet objectif.

J'ajoute que le général de GAULLE avait décidé que des condamnés de longue durée, qui purgent leur peine à Cayenne, seraient autorisés à participer aux opérations de guerre à la promesse que leur cas serait révisé, à la fin des hostilités. J'ai eu droit à un petit détachement de cette catégorie et je me souviens d'un de ces hommes très âgé qui me disait s'adressant à moi « *mon petit* ». Ce « *pépé* » au cours du combat tient à marcher devant moi. Il arrose l'ennemi avec sa mitrailleuse comme on arrose des fleurs.

Ayant observé l'action ennemie lors des précédents assauts, je demande au chef de bataillon de me laisser procéder différemment. Je ne veux pas progresser en longeant la route sous le feu ennemi, mais par un mouvement tournant, approcher les positions allemandes latéralement, en traversant d'abord une pente dénudée et ensuite un bois, et arriver presque dans le dos de l'objectif.

Mais pour que cela soit possible, il me faut un appui d'artillerie sur les positions ennemies.

L'artillerie, interrogée, n'a pas de pièces en batterie pouvant atteindre ces positions avec efficacité. L'artillerie en montagne a des problèmes graves à résoudre à cause du tir courbe.

C'est finalement notre BARBEROT qui offre ses tirs avec ses chars, à 2.000 m d'altitude. ce tir réussit, nous pouvons traverser la pente décrite plus haut, et enfin nous enfoncer dans le bois.

Henri BENEVENE (1906-1945)



Henri Bénévène, fils d'un simple journalier dont trois des neuf enfants mourront pour la France, est né le 7 août 1906 à Renens Gare en Suisse.

Engagé à la Légion étrangère en janvier 1928 à Annecy, il sert au sein du 1er Régiment étranger d'infanterie (1er REI) puis du 2e REI au Maroc pendant quatre ans.

Affecté de nouveau au 1er REI puis au 5e REI, il sert au Tonkin pendant deux ans. Rapatrié sanitaire, il retrouve le 1er REI en Afrique du Nord en 1934.

Rendu à la vie civile en janvier 1936, il se retire en Suisse puis se réengage en décembre.

Légionnaire à la compagnie d'Instruction du 1er REI de 1937 à 1939, Henri Bénévène participe à la campagne de Norvège.

Il est blessé deux fois au cours des combats de Bjervik et de Narvik, le 4 juin 1940 par éclat et le 6 juin par balle.

Rapatrié en Angleterre avec le corps expéditionnaire français du général Béthouart, il choisit de s'engager dans les Forces françaises libres le 1er juillet 1940.

Promu légionnaire de 1^{ère} classe, il participe à l'opération de Dakar en septembre 1940. Son parcours se confond ensuite avec celui de la 13e Demi-brigade de Légion étrangère (13e DBLE) et il prend part successivement aux campagnes d'Erythrée (Keren et Massaoua), de Syrie, de Libye, et de Tunisie au sein du 1er Bataillon (1er BLE).

Affecté au 2e BLE (5e Cie) de la "13", sous les ordres du chef de bataillon Simon, il prend part à la fin de la campagne d'Italie puis au débarquement en Provence et aux opérations en France.

Henri Bénévène est tué par une balle le 14 avril 1945 dans les Alpes, lors de la prise de la Gonella, à L'Escarene - Cabannes Vieilles où il est inhumé.

- Chevalier de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 17 novembre 1945

Source et crédit photo : *Ordre de la Libération*

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -

L'ennemi lance alors une contre-attaque, le bois est truffé de mines antipersonnel. A quelques mètres devant moi, pour protéger « *son petit* » (c'est ainsi qu'il m'appelait), le « *pépé* », arrivé sur la crête, est atteint par un tir ennemi et s'écroule, touché mortellement. J'ai la conviction, encore aujourd'hui, que cet homme voulait terminer sa vie par un acte totalement désintéressé.

Nous rejetons donc cette contre-attaque ennemie grâce à nos cadres très aguerris, et en particulier à l'aspirant LAURENS et à sa volonté farouche de résister.

Nous découvrons subitement un avant-poste allemand : quatre hommes et une mitrailleuse ; nous les faisons prisonniers sans difficulté et j'invite alors leur caporal-chef à m'indiquer le chemin permettant de traverser ce champ de mines.

Ce qu'il fait et qui nous permet d'attaquer cette position latéralement et presque de dos. Cette attaque réussie nous permet aussi de faire tomber la DEA.

Ce que je ne savais pas, c'est que le colonel assiste au pied de la GONELLA à notre attaque au moment de la contre-attaque allemande, il pense que l'affaire est perdue, alors qu'il a été possible en peu de temps d'atteindre finalement notre objectif. Il l'apprend sur le chemin de retour vers le poste de commandement.

Le lendemain, grâce à mon initiative, je suis considéré comme un chef de guerre doué.

Quelques jours après, sur proposition de notre chef de corps, le colonel Bernard Saint HILLIER, je suis fait chevalier de la Légion d'honneur comme sous-lieutenant et mon chef de bataillon, commandeur du même ordre.

Je me souviens très bien avoir dit, au cours d'une réception, qu'en recevant cette décoration, la plus haute de la nation, la Légion d'honneur, je me considérais réellement accepté par la France et les Français. J'ai vu dans les yeux du commandant SIMON que cette remarque l'étonnait. C'est qu'hélas, j'étais toujours de nationalité autrichienne, servant à titre étranger ; je considérais donc ce geste me concernant comme particulièrement significatif ».

Hugo GEOFFREY



LES LEGIONNAIRES
DANS LES ALPES MARITIMES
Photographies du fonds
Toros TOPALIAN



Toros TOPALIAN
Crédit photo : Marc Topalian

« Mon père est né en 1924, dans la Drôme. De père et de mère ressortissants arméniens, à cette époque considérés comme « *apatrides* ».

Il s'est engagé à l'âge de 19 ans pour la France libre dans la Légion étrangère en mai 1943. Il a fait toute la campagne d'Italie au Garigliano, et les campagnes de France au sein de la 13 D.B.L.E. »





14 AVRIL 1945 - LA DEA



Colonel Henri BERAUD

« A l'Ouest du 3^{ème} B.L.E., le long de la crête qui va de CABANES-VIEILLES à la cime de la GONELLA, les blindés des Fusiliers Marins foncent plein Sud sur les chemins de montagne. Avec eux, l'Enseigne de Vaisseau de CARPENTIER qui vient de rejoindre l'Escadron après avoir été officier de liaison auprès des Américains. (...) »



*Progression vers le fortin de la Dea
Source : Le front oublié des Alpes Maritimes
Henri Klingbeil*

Vers 10h les chars sont devant l'ouvrage de la DEA qui semble inoccupé. Contrôlant la croisée des chemins de CABANES-VIEILLES à SOSPEL et de la route stratégique de CABANES-VIEILLES à l'ARBOUIN, il a été construit par la main d'oeuvre militaire sur un petit contrefort de la crête principale. Terminé en 1939-40, il comprend deux blocs d'entrée qui se flanquent mutuellement et un bloc Nord avec cloche G.F.M. Ces blocs sont reliés entre eux par environ 120 m de galerie souterraine. Les chars ouvrent le feu sur toutes les embrasures visibles. Rien, pas de réaction ! Les marins attendent donc le 2^{ème} B.L.E. qui ne sera pas là avant deux heures, et pour rester dans l'ambiance ils envoient quelques coups de canons et de mortiers...

La Légion finit par rejoindre. La 6^{ème} compagnie (lieutenant MANTEL) attaquera l'ouvrage en descendant les pentes de la pointe de VENTABREN qui domine l'ouvrage au Nord, tandis que la compagnie lourde (capitaine BOURGOIN) arrivera par la route, appuyée par les chars.

Les événements ne vont pas tarder à donner raison au capitaine BOURGOIN qui vient de faire remarquer que « *les Allemands ne sont pas assez sots pour s'enfermer dans l'ouvrage, mais se défendront de l'extérieur* ».

En effet, dès la mise en place, les Légionnaires sont pris à partie par des tirs sévères et ajustés des Allemands, remarquablement postés au-dessus de l'ouvrage. Ils avaient su rester maîtres de leurs nerfs pendant la démonstration prématurée des blindés.

Le lieutenant BOULNOIS, chef d'une des deux sections renforcées de la 6^{ème} compagnie, voit tout à coup tomber son ordonnance, le Légionnaire KLAUSMANN, qui était en train de lui rendre ses jumelles après avoir identifié le tir. Il vient d'être tué d'une rafale de mitrailleuse dans la gorge...

Au démarrage, sa section s'engage sur un glaciais, tandis que l'autre section renforcée et le commandant de compagnie sont sur la route qui est battue par le feu. Bientôt l'attaque est stoppée sur la crête et sur la route. Blessé à la poitrine, le lieutenant BOULNOIS passe la section à son adjoint et se porte vers son commandant de compagnie.

« *Aux rafales de M.G. s'ajoutent quelques obus, heureusement imprécis. Crachant le sang à chaque respiration, je rends compte de la situation au lieutenant MANTEL et reste couché le long d'un bloc de béton sur la route. Il y a plusieurs Légionnaires blessés par "Schuhmine", tibias arrachés jusqu'au genou. Le lieutenant MANTEL se lève et donne l'ordre : "En avant !".* »



*Lieutenant MANTEL
Crédit photo : Ordre de la Libération*

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -

Il faut un grand courage pour tenter ce geste. Mais il doit s'arrêter et l'attaque avec lui. En faisant un bond d'un bloc de béton à l'autre, je suis blessé une seconde fois (fracture du tiers supérieur du fémur). Le lieutenant de vaisseau de CARPENTIER ayant sorti le buste du tourelleau de son char est mortellement blessé. Après différentes péripéties, je suis évacué à l'abri de son char vers l'arrière, au milieu des pots fumigènes».

Les chars tournent leur tourelle, les obusiers prennent à partie tous les emplacements suspects. La situation n'en reste pas moins incertaine. Il faut remonter l'affaire avec une compagnie fraîche, car la 6^{ème} compagnie a subi des pertes sensibles.

Le chef de bataillon SIMON (2^{ème} B.L.E.) fait alors appel à la 5^{ème} compagnie, qui a occupé le mont GIAGIABELLA, aux ordres du sous-lieutenant GEOFFREY qui dispose encore de l'aspirant LAURENS. Il faut d'abord amener la 5^{ème} compagnie, distante de plus de 4 km. Selon son habitude, le commandant SIMON pose la question rituelle à GEOFFREY :

*« As-tu une conception différente de cette attaque ?
- Oui, complètement différente. Je voudrais bénéficier de 500 coups d'artillerie sur les positions allemandes pendant que nous traverserons un terrain dénudé, puis m'accrocher aux pentes de la GONELLA sans chemin d'accès. Ce qui me permettrait de grimper avec ma compagnie sur ces pentes pour attaquer la position par surprise, à bout portant, d'un côté mal défendu ».*

Le commandant BARBEROT, qui l'a connu alors qu'il était lui-même (*bien qu'officier de marine*) chef de section à la Légion en 1941, lui promet son appui et assiste au déroulement de l'attaque.

« Sa compagnie se met en place et démarre. Je me croirais revenu en 1941 devant Damas. Les Légionnaires avancent, tirent, lancent des grenades, reculent, repartent à l'attaque »... car la 5^{ème} compagnie vient de subir une contre-attaque qu'elle a su contenir. Reste maintenant à traverser le dernier champ de mines.

Le sous-lieutenant GEOFFREY pense alors aux quelques prisonniers allemands qu'il a faits au début du combat *« ce qui me permet de les obliger à nous montrer le passage dans les champs de mines ».*



Jean CHANEBOUX
Crédit photo : Elisabeth
Dussouchet - A.D.F.L.

Le colonel SAINT HILLIER est lui aussi venu rendre compte de la situation et estime, en ancien chasseur alpin, que *« l'on ne prendra pas LA DEA ce soir ».*

Puis, vers 17h, les Légionnaires enlèvent en quelques minutes la position de la GONELLA (1.839m) qui domine l'ouvrage de la DEA au Sud. L'adversaire commence à plier.

Des *« Grenadière »* courent sur le prolongement de la route inaccessible aux blindés.

CHANEBOUX, tireur de char, en abat trois d'une rafale de mitrailleuse. Les autres disparaissent dans la nature.

Les Légionnaires nettoyant la cime et les contre-pentes, trouvent douze cadavres et ramassent seize prisonniers dont un major.

Dominant la DEA d'environ 80 m de dénivelée, il ne reste plus qu'à descendre sur l'ouvrage abandonné.

Le journal de marche de la 13^{ème} D.B.L.E. signale que *« l'ennemi avait disposé des pièges dans les trous individuels, et plusieurs Légionnaires qui y cherchaient un abri contre les balles sont plus ou moins grièvement blessés ».*

Mais, comme beaucoup d'autres, le lieutenant BOULNOIS respecte le courage des Allemands :

« Si les Légionnaires ont finalement été vainqueurs sur un terrain difficile, il faut rendre hommage à un adversaire peu nombreux, ne disposant que d'appuis insuffisants et dont le moral résistait aux défaites qui s'accumulaient sur le 3^{ème} Reich. Il a montré ce qu'une troupe bien commandée peut faire dans la guerre de montagne contre un adversaire supérieur »...

Colonel Henri BERAUD

Claude MANTEL (1916-1994)



Claude Mantel est né le 17 septembre 1916 à Aumerval (Pas-de-Calais) dans une famille de cultivateurs. Il effectue son service militaire dans le Génie (1935-1937) et poursuit ses études de droit au moment où la guerre éclate. Mobilisé comme sergent au 1er Bataillon de Génie de la 1^{ère} DIM, il participe à la campagne de France et de Belgique. Combattant de Dunkerque, il est évacué en Angleterre et s'engage dans les Forces Françaises Libres dès le 1er juillet 1940.

Claude Mantel entre à l'Ecole des élèves officiers de Brazzaville, au camp Colonna d'Ornano et est nommé aspirant en mai 1941. Il est ensuite affecté à la 13e Demi-Brigade de Légion Etrangère (13e DBLE) comme sous-lieutenant. Comme chef de section, il participe à la campagne de Libye et accomplit plusieurs missions difficiles, notamment au cours du siège de Bir-Hakeim (mai-juin 1942) et des combats d'El Alamein (octobre 1942) où il parvient à enrayer net une contre-attaque d'infanterie menaçant dangereusement sa compagnie. Il combat ensuite en Tunisie en 1943 et est promu lieutenant.

Il se distingue en Italie le 21 mai 1944 en entraînant sa section en flèche dans une progression particulièrement audacieuse. violemment contre-attaqué et ayant reçu l'ordre de décrocher, il réalise cette opération difficile avec la plus grande maîtrise, s'accrochant ensuite au terrain en se défendant avec la dernière âpreté. Blessé par balle, il ne consent à se laisser évacuer que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Il débarque en France, en Provence, le 30 août 1944. Il se distingue à nouveau le 3 décembre 1944 en entraînant ses hommes dans un élan irrésistible à l'assaut de Kohwald, infligeant des pertes sévères à l'ennemi et réduisant une dizaine d'armes automatiques. Le 24 janvier 1945, il s'empare du Moulin du Ried, dans la région d'Illhaeusern, infligeant des pertes sévères à l'ennemi et faisant 31 prisonniers. Il est promu au grade de capitaine à titre exceptionnel en 1945.

Après la guerre, Claude Mantel entre au Ministère des Affaires Etrangères où il exerce jusqu'en 1948 les fonctions de chef de cabinet du secrétaire général de la Délégation générale de France au Levant. il sert ensuite à l'Administration Centrale (Afrique, Levant, Turquie). A partir de 1962 il est délégué dans les fonctions de sous-directeur au service du Protocole à l'Elysée. Conseiller à Khartoum de 1964 à 1967, Claude Mantel retourne à Ankara en 1968 comme 1er conseiller. Il est ensuite ambassadeur de France en Somalie. Claude Mantel est décédé le 4 février 1994 à Marines dans le Val d'Oise où il a été inhumé.

- Commandeur de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 7 Mars 1945

Source et crédit photo : Ordre de la Libération

Joseph DUHAUTOY-SCHUFFENECKER (1909-1995)



Joseph Schuffenecker est né le 16 mars 1909 à Guewenheim (Haut-Rhin) dans une famille de cultivateurs. Il suit des études de philosophie et de théologie chez les Pères Blancs. Il effectue son service militaire en 1930 à la 25e Compagnie d'infirmiers de Tunis et au 4e Zouaves comme caporal.

Missionnaire en Ouganda à partir de 1935, il est affecté "sur place" en 1939, au "National Service" britannique et a pour mission d'aider au remplacement des prêtres italiens de l'Ouganda, internés à l'entrée en guerre de l'Italie.

Dès le 21 juin 1940, refusant le nazisme qui s'oppose à ses convictions chrétiennes, il écrit à Londres, puis à Brazzaville et Libreville, demandant à rejoindre une unité combattante française comme infirmier, brancardier ou chapelain.

Ne recevant pas de réponse, il est employé pendant 6 mois dans un hôpital britannique. En décembre 1941, il signe enfin son engagement dans les Forces françaises libres à Nairobi (Kenya) comme aumônier auxiliaire assimilé lieutenant. Il prend alors le nom de Duhautoy pour protéger sa famille et trois de ses frères mobilisés de force dans l'armée allemande comme alsaciens.

Sur ses demandes répétées, il est finalement dirigé sur l'Ambulance chirurgicale légère (ACL) des Forces françaises libres qu'il rejoint en Libye en mai 1942. Comme aumônier auxiliaire, il participe à la campagne de Libye et à la bataille d'El Alamein puis, en mai 1943, à celle de Tunisie au sein de l'ACL de la 1^{ère} DFL.

Débarqué en Italie le 1er mai 1944, il est toujours volontaire pour le transport des blessés, en première ligne de jour comme de nuit. Il se signale par ailleurs comme donneur de sang, parfois jusqu'à l'épuisement.

Il est affecté comme aumônier au 1er Régiment de fusiliers marins (1er RFM) en juillet 1944, restant constamment avec l'élément de tête, se révélant un soutien considérable.

Il débarque en Provence avec son unité à la mi-août 1944 et, dès lors, jusqu'aux Vosges et à l'Alsace, il ramasse les blessés, se trouvant à plusieurs reprises face à l'ennemi et parvenant souvent à ramener des prisonniers. Cité pour son attitude lors des combats de Ronchamp jusqu'à Masevaux du 20 au 28 novembre 1944, le Père Duhautoy se distingue à nouveau lors des combats du massif de l'Authion, du 9 au 15 avril 1945.

A la fin de la guerre, il est assimilé au grade de lieutenant de vaisseau.

Fidèle aux Pères Blancs, il retourne alors en Ouganda en novembre 1945, puis au Malawi en 1952. Il est, à partir de 1975, en Zambie.

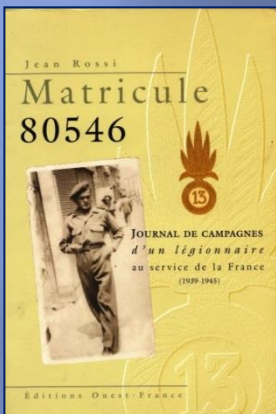
Joseph Duhautoy-Schuffenecker est décédé le 9 mai 1995 à Paris. Il a été inhumé à Bry-sur-Marne (94).

- Officier de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 7 août 1945

Source et crédit photo : Ordre de la Libération

LA 13 ET LES FUSILIERS MARINS A LA DEA

Jean ROSSI (13 D.B.L.E.)



« Au petit jour, dans la brume matinale, nous reprîmes notre progression à pied, en nous enfonçant dans les flancs d'une montagne assez boisée, au nom évocateur de GIAGIABELLA.

Ce nom poétique n'empêchait pas, hélas ! La zone d'être peu sûre, truffée qu'elle était par des pièges mortels. Des charges d'explosifs étaient disposées, çà et là, sur le tronc des arbres et reliées entre elles par des cordons dissimulés au sol, à mi-jambes, par la végétation assez abondante.

Notre capitaine BOURGOIN qui avait succédé au capitaine SIMON, nommé chef de bataillon en Alsace, réunit ses sous-officiers pour donner à chacun son objectif et ses consignes.

«Tu ne t'occupes que du blockhaus», me martela BOURGOIN.



Capitaine BOURGOIN
Crédit photo : Ordre de la Libération

En ce qui concernait mon groupe composé hâtivement ces derniers jours, suivant la stratégie définie par les formations de « *commando de choc* » en groupe de combat rapproché.



Attaque du fortin de la Dea -

Source : n° spécial Roya-Bevera 2005

Il était constitué par 6 hommes avec le chef : un tireur de bazooka, zone d'action 30 m, un lance-flammes, zone d'action 10 m, un « *tireur* » de grenades au phosphore à jeter dans les embrasures, un « *tireur* » fusil-mitrailleur pour la couverture, un pourvoyeur et radio de liaison, chargé de la dotation supplémentaire du bazooka, caporal serre-file.

Pour notre groupe, c'était simple, il fallait, tout simplement et le plus vite possible, neutraliser le blockhaus situé sur la route de l'ARBOUIN (à la baisse de la DEA), surmontée de la crête de la GONELLA.

Il fallait donc déboucher sur la route « *stratégique* » qui y conduisait.

C'est ce que je fis à la tête du groupe pour trouver, au dernier virage, à la vue du fort à environ 500 m un char immobile, dont le capitaine BOURGOIN n'avait pas fait mention. Je donnais mes dernières instructions.

J'appris par la suite qu'il s'agissait d'un engin de nos camarades Fusiliers Marins qui était là (*je ne l'appris que longtemps après*) en panne, chargé sans doute d'appuyer notre action.

A sa tourelle, un officier jaugea notre groupe d'un vague regard, sans un mot, et reprit ses occupations de surveillance (*il s'agissait de l'enseigne de vaisseau CARPENTIER qui avait remplacé LAMOTHE-DREUZY, le titulaire permissionnaire !*).

Cependant que nous nous éloignions du char et que des grêles de balles nous encadraient à chaque mouvement en avant, et ricochaient sur les murets derrière lesquels nous nous jetions au cours de la progression, l'enseigne, sorti de son char pour mieux observer, s'écroula touché à mort.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -

En ce qui concerne le groupe de combat que je dirigeais, il m'était assigné de me diriger par la route stratégique à l'attaque du blockhaus, situé sur le côté droit de la route ; celle-ci donnait sur un à-pic vertigineux et une gorge encaissée et inaccessible.

Le temps était beau et chaud, le soleil brillait, il faisait un vrai temps de vacances. Mais il fallait y aller. Il ne régnait pas une atmosphère de combat, seulement quelques échos intermittents de tirs et de rafales saccadés.

Chaque section se dirigea vers son secteur. Le mien était facile à trouver : c'était la route ou plutôt un chemin cahoteux, taillé à flanc de montagne, empierré à la diable, bordé de loin en loin et plutôt de près en près de murets de protection, assez larges, peu élevés, servant de garde-fous sur une pente très raide.

Nous prenons nos dispositions de combat et nous nous approchons du dernier pan de rocher où la route fait un coude et débouche vers les positions supposées de l'ennemi, et surtout du blockhaus que mon groupe devait neutraliser à l'aide des moyens de feux appropriés.

Au loin à 300 ou 400 m, celui-ci était silencieux et aucun mouvement ou signe n'indiquait une présence. Était-ce le résultat du pilonnage d'artillerie qui avait préparé notre attaque ?

A mon signal, donné en levant le bras, notre groupe s'avance rapidement jusqu'à 30 ou 40 m du blockhaus, en progressant par bonds, comme cela nous a été appris à l'instruction, maintenant bien assimilée par la pratique. Surprise : il n'y a plus personne ; l'ouvrage a été abandonné.

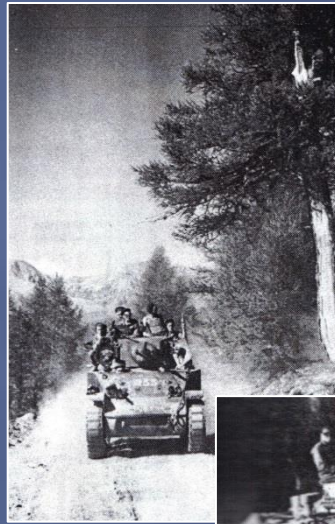
C'est alors que d'une crête rocheuse surplombant le blockhaus, une silhouette apparaît : c'est un Allemand qui, visiblement, désire se rendre. Il est suivi de plusieurs de ses camarades, que nous faisons aussitôt prisonniers.

Je désigne deux de mes hommes pour les conduire au P.C. Ils reviendront bientôt porteurs de nouveaux ordres : déposer les armes lourdes.

Au bout de cette rude journée, la 2^{ème} B.L.E. compte 20 tués et 70 blessés.

Reprenant sa progression, il occupe le 15 la position de l'ARBOUIN que l'ennemi a abandonnée après y avoir semé de nombreuses mines qui blesseront plusieurs Légionnaires.

Jean ROSSI



*Ci-contre et ci-dessous :
Légionnaires du 2^{ème}
bataillon de Légion
étrangère avec le R.F.M. sur
la route de l'Arbouin
Source : Le front oublié des
Alpes Maritimes
- Henri Klingbeil -*



HUBERT DE CARPENTIER A LA DEA

Roger BARBEROT (R.F.M.)

« Le lendemain, appuyé par un bataillon de Légion Etrangère, Jicky repart sur GIAGIABELLA et VENTABREN. Entre ces deux pitons, il y a un mauvais col à passer que l'ennemi, bien installé sur la contre-pente, interdit.

JICKY progresse d'abord en restant en contact avec l'infanterie. Puis il trouve que l'avance est trop lente.

Pas d'ordres radio depuis cinq minutes - se dit-il - donc j'avance.

Je l'ai perdu de vue dans un tournant et lui demande par radio où il se trouve.

- Je n'en sais rien. D'ailleurs je n'ai pas de cartes.

Un coup de bazooka vient de rater son char. Cela fait rire JICKY qui se rappelle qu'à HERBSHEIM il se demandait ce qu'étaient ces drôles de petites comètes.

Il sort de sa tourelle pour mieux voir. Une rafale de mitrailleuse entaille profondément son bras droit en six endroits différents. Sa main gauche est touchée également. Son aide-conducteur, le POLLES, a le haut de son casque ouvert par une balle. HAUTHIERES a été tué tout à l'heure. C'est de CARPENTIER qui prend la place de JICKY.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -

Il était officier de liaison auprès de l'Etat-major américain et a rejoint le régiment, sur simple accord verbal de son chef de service, sans attendre ses papiers officiels.

La route qu'il suit en direction de la DEA est une route stratégique qui zigzague à plus de 2.000 mètres entre montagne et précipice.

A 10 h, ses chars arrivent devant les blockhaus de la DEA et ouvrent le feu sur les embrasures des coupoles d'acier. Pas de réponse. Les blockhaus semblent inoccupés...

DE CARPENTIER attend l'infanterie. Mais elle vient par la montagne et ne sera pas là avant deux heures. Tout est calme. Quelques coups de mortier et de canon.

Au moment où la Légion débouche et s'engage sur la pente, un feu d'enfer se déchaîne. Installés dans la montagne, abrités et invisibles, les troupes alpines allemandes font du tir au lapin.

De plus la pente où s'est engagée la Légion est minée. Pour comble de malheur, les balles ont mis le feu aux buissons et les blessés sont menacés par les flammes.

Les hommes qui ont pu atteindre la route s'abritent derrière les chars ou derrière les créneaux de la murette qui borde la route.

L'ennemi domine la situation. Son tir s'ajuste sur tout ce qui bouge, sur la main qui tient l'appareil de radio portatif qui dépasse des créneaux, sur les périscopes des chars qui brillent au soleil.

Le conducteur du premier char, GATOUNES, revient en rampant, puis en courant, l'air égaré. Une balle vient de passer à travers son périscopie de haut en bas et s'est piquée, en bout de course, au milieu de son front. Son char est arrêté et bloque complètement la piste.

DE CARPENTIER sort de son char pour voir la situation. Quelques minutes plus tard, il est atteint par une balle en plein ventre.

Couverts par des fumigènes, l'aumônier, le père DUHAUTOY, et le médecin réussissent à ramener son corps à l'arrière.

On décide de recommencer l'attaque à quatre heures avec la compagnie fraîche de GEOFFREY, car celle qui vient d'attaquer a la moitié de son effectif hors de combat dont le capitaine et les officiers. GEOFFREY est un jeune sous-lieutenant autrichien que j'ai connu à mon arrivée à la Légion en 1941 à Massaoua.



Hubert de CARPENTIER, quelques minutes avant l'attaque du fortin de la Dea - Source : Roger Barberot

Il commande la compagnie par intérim.

C'est un garçon sans peur. Quand je lui demande son plan, il a un sourire narquois. Son plan est très simple. Il va passer sur la gauche et attaquer tout droit.

Sa compagnie se met en place et démarre. Je me croirais revenu en 1941 devant Damas. Les Légionnaires avancent, tirent, lancent des grenades, reculent, repartent à l'attaque...

C'est à ce moment-là que le chef d'état-major de la division, SAINT-HILLIER, vient contempler la situation. « *On ne prendra pas la DEA ce soir* » et s'en va.

Mais il a compté sans GEOFFREY qui contre-attaque, s'accroche aux rochers, continue d'avancer. Les obusiers et les chars ne peuvent pas aller plus loin mais appuient son attaque.

L'ennemi décroche. On voit des hommes courir sur le prolongement de la route inaccessible aux chars. Un tireur de char, CHANEBOUX, les a aperçus. Une rafale de mitrailleuse abat trois hommes que l'on ramassera tout à l'heure. Les autres disparaissent dans la montagne.

Les chars rentrent et nous faisons le compte de ceux qui nous restent. L'un (*je ne me rappelle pas son numéro*) est quelques centaines de mètres plus bas, dans le précipice, le 115 a son canon hors d'usage, le 135 n'a plus de marche arrière et son moteur cale, le 137 n'arrive plus à grimper, la première se bloque, le moteur du 215 chauffe, le 225 n'a plus de freins et son moteur cale, le 113 est en panne... ».

Roger BARBEROT

HOMMAGE AU GENERAL SAINT HILLIER

Au-delà des plus hautes responsabilités exercées au sein de la France Libre et de la D.F.L., le général SAINT HILLIER, en tant que Président de l'Amicale des Anciens de la D.F.L. entre 1988 et 2004, a inlassablement œuvré à la mémoire de la Division Française Libre à travers de très nombreuses publications ; en incitant les Anciens à témoigner dans les colonnes du Bir Hakim l'Authion et en œuvrant au rapprochement de toutes les unités dans l'esprit et les valeurs de la D.F.L.

Son œuvre de mémoire reste un exemple pour tous et en particulier pour l'équipe du projet « Villes et Villages Libres avec la 1^{ère} D.F.L. 44-45 ».

Bernard SAINT HILLIER (1911-2004)

Alias : Jean de Vienne



Fils de colonel d'infanterie, Bernard Saint Hillier est né le 29 décembre 1911 à Dôle dans le Jura.

Après des études secondaires au lycée Michelet à Paris puis Prytanée militaire de La Flèche, il entre à Saint-Cyr en 1931. Sorti de l'Ecole en 1933, sous-lieutenant, il est affecté au 11^e Bataillon de Chasseurs alpins.

Lieutenant en 1935, il entre en 1938 dans la Légion étrangère, au 1^{er} Régiment Etranger d'Infanterie.

En avril-mai 1940, il participe, avec la 13^e Demi-Brigade de Légion Etrangère (13^e DBLE), à l'expédition de Narvik au cours de laquelle il est blessé par un éclat de bombe.

Evacué vers l'Angleterre avec son unité, il s'engage le 1^{er} juillet 1940 dans les Forces françaises Libres sous le nom de Jean de Vienne. Capitaine en août 1940, il prend part à l'opération de Dakar, débarque au Cameroun avant de combattre en Erythrée contre les Italiens avec la Brigade française d'Orient. Le 26 mars, il fait 80 prisonniers ; le 8 avril 1941, lors de la prise de Massaoua, il réussit par une habile manœuvre à capturer de nouveau plus de 150 prisonniers.

Il remplace par intérim le colonel Koenig comme chef d'Etat-major de la Brigade.

Adjoint du chef de bataillon Amilakvari, commandant le 1^{er} BLE, pendant la campagne de Syrie, il participe brillamment, en Libye, à la défense de Bir-Hakeim (mai-juin 1942). Au cours de la bataille d'El Alamein, les 23 et 24 octobre 1942, il se signale par sa bravoure au moment de la prise temporaire de la position de l'Himeimat. Le 4 novembre 1942, il est blessé par une mine alors qu'il effectue une reconnaissance sur la cote 101 et qu'il règle des mouvements de canons antichars.

Après la campagne de Tunisie, en juin 1943, Bernard Saint-Hillier reçoit ses galons de chef de bataillon. Nommé chef d'Etat-major de la 1^{ère} Division Française libre sous les ordres du général Brosset en septembre 1943, il débarque en Italie en avril 1944, puis en France, à Cavalaire, le 16 août 1944.

Après la remontée de la vallée du Rhône, à la tête de ses légionnaires, il libère Ronchamp. Il est de nouveau blessé par un éclat d'obus devant Belfort le 4 octobre et assure le commandement de la 1^{ère} DFL entre la mort du général Brosset et la désignation du général Garbay pendant l'offensive au nord de Belfort. Promu lieutenant-colonel à trente-trois ans, le 5 décembre 1944, neuf fois cité et quatre fois blessé, Bernard Saint-Hillier prend, le 25 mars 1945, le commandement de la 13^e DBLE et termine la guerre dans le sud des Alpes, au massif de l'Authion.

En 1946, il est affecté au Secrétariat général du Ministère des Armées avant de suivre les cours de l'Ecole supérieure de Guerre et du Cours supérieurs interarmées (1947-1948).

En poste à l'Etat-major général des Forces armées (1949), promu au grade de colonel (1951), il est affecté au Collège de défense de l'OTAN (1952) puis au commandement du 18^e Régiment parachutiste.

De 1954 à 1955, Bernard Saint Hillier commande le Groupement aéroporté n°1 en Indochine.

Chef d'Etat-major à l'Inspection générale de l'Infanterie en 1956, il sert à l'Etat-major de Londres pour la préparation de l'expédition d'Egypte (Suez) à laquelle il prend part. En 1957, il se trouve au Centre des hautes Etudes militaires (CHEM) puis à l'Institut des hautes Etudes de Défense nationale (IHEDN).

En 1958, il est chef d'Etat-major du Corps d'Armée de Constantine avant de recevoir ses étoiles de général de brigade en 1959. Chef de cabinet du Ministre des Armées, il reçoit en mai 1960 le commandement de la 10^e Division parachutiste en Algérie. Il est arrêté par les mutins au moment du putsch d'avril 1961 à Alger et interné à In Salah. Représentant militaire français auprès du Commandement suprême allié en Europe (1962-1968), le général Saint Hillier est promu général de division (1965) et reçoit la charge de l'Inspection technique du Personnel des Réserves de l'Armée de Terre (1966-1968).

Général de corps d'armée en 1968, il commande alors la 3^e Région militaire à Rennes jusqu'en 1971 et est membre titulaire du Conseil supérieur de la Guerre (1969-1971). Le 30 avril 1990, à Aubagne, à l'occasion de la cérémonie de l'anniversaire de la Légion (Camerone) il a l'honneur d'être choisi pour porter la main du capitaine Danjou. Président de l'Amicale de la 1^{ère} Division française libre, il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages historiques.

Bernard Saint-Hillier est décédé le 28 juillet 2004 à Paris. Il est inhumé à Vanves dans les Hauts-de-Seine.

- Grand Croix de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 27 mai 1943

Source et crédit photo : Ordre de la Libération



15 AVRIL 1945 - LA BEOLE



Colonel Henri BERAUD



La Béole - source : www.fortification.pagesperso-orange.fr

« La journée va être marquée par une avance générale sur les trois lignes de crête vers l'Est, vers la R.N. 204 (la route du col de TENDE), et par une action Sud-Nord pour forcer enfin le col de BROUIS. Dans la nuit, le 3^{ème} B.L.E. a envoyé une forte patrouille tâter l'ouvrage de la BEOLE (1654m). Ce dernier comprend deux blocs d'entrée et un bloc Nord surmonté d'une cloche G.F.M. Ces trois blocs sont reliés entre eux par environ 160m de galeries souterraines. Les Allemands réagissent vigoureusement et au cours de l'accrochage le Hauptmann commandant la 6/G.R. 80 est tué. Les grenadiers abandonnent l'ouvrage, qui est occupé à l'aube par les Légionnaires.



L'avance vers la ROYA

Le 3^{ème} B.L.E. poursuit ensuite son action vers l'Est. La 9^{ème} compagnie suit la crête car les Légionnaires ont remarqué que les obus éclatent sur la pente ou la contre-pente, mais très rarement sur la crête. L'avance est appuyée par quatre chars légers et un obusier, commandés par le lieutenant COELEMBIER. Le commandant BARBEROT suit l'affaire du carrefour des Quatre-Chemins (à 2 km sur le versant d'en face) « comme s'il s'agissait d'une manœuvre dans une caisse à sable ».

Il craint pour cette affaire « que la mécanique ne tienne pas le coup jusqu'au bout. Le terrain est heureusement plus favorable qu'hier. Les chars peuvent sortir de la route et appuyer directement l'infanterie. L'attaque se déroule sans surprise ».

L'artillerie allemande essaye d'intervenir, mais prise sous un tir de contre-batterie, elle est vite muselée. Les grenadiers abandonnent les pitons de la BEOLE (1.664m) et de la COLLA (1.648m) qui sont successivement occupés par la Légion.

Le journal de marche de la 13^{ème} D.B.L.E. signale que le caporal-chef LESKOVAR, porté disparu au cours de la patrouille de nuit sur l'ouvrage de la BEOLE, a été retrouvé mort sur l'un des pitons, mais « il porte des traces de ligature au poignet et une plaie à la tempe, faite par arme à feu de petit calibre et à bout portant ; le constat de l'assassinat est établi par la prévôté militaire ».

Plus au sud, le 2^{ème} B.L.E. continuant sa progression occupe l'ARBOUIN (1.579 m), dominant ainsi le col de BROUIS au Nord. Avant d'abandonner la position, les Allemands y ont semé de nombreuses mines qui vont blesser plusieurs Légionnaires ».

Ci-contre : ouvrage de la BEOLE

Crédit photo : N° spécial Roya-Bevera 2005

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -



LA BEOLE

Roger BARBEROT (R.F.M.)

« C'est pourtant avec ces *invalides** que nous poursuivons le lendemain l'opération sur le fortin de la BEOLE. Car entre-temps l'infanterie a attaqué seule et a échoué.

COLENBIER joue cette dernière partie que nous suivons du carrefour des quatre chemins comme s'il s'agissait d'une manœuvre dans une caisse à sable. Nous craignons surtout que les mécaniques ne tiennent pas jusqu'au bout.

Le terrain est heureusement plus favorable qu'hier. Les chars peuvent sortir de la route et appuyer directement l'infanterie.



Descente vers la Beole

Crédit photo : Fonds François Engelbach

L'attaque se déroule sans surprise. La note comique est donnée par mon chauffeur de *jeep*, PICOT, l'ancien chauffeur de Diego BROSSET qui n'était pas prévu dans l'opération et qui se précipite avec sa mitrailleuse pour participer à cette dernière attaque. L'ennemi envoie des fusées demandant des tirs d'arrêts de son artillerie. Elles déclenchent aussitôt nos tirs de contre-batteries. L'ennemi abandonne. L'exercice est terminé.

« Allô ici Hector, ici Hector. Regroupez les enfants à Peïra-Cava. Répondez ».

« Bien compris, terminé ».

* Les chars

17 AVRIL 1945 - COLLA BASSA

Christophe COUTTENIER

Pays Vésubien - l'Authion libéré

« Dès que le jour se lève, la 11^{ème} compagnie du 3^{ème} B.L.E. se met en ordre de marche en direction de COLLA-BASSA qui, de ses 1.422 mètres, domine le vallon de CAIROS et la vallée de la ROYA...

Vers 11 heures, les Légionnaires atteignent COLLA BASSA... Mais une violente contre-offensive allemande les refoule immédiatement.... ».

Vers 16h, les Légionnaires du 3^{ème} bataillon repartent à l'assaut de COLLA BASSA, mais ils se heurtent une fois encore à une farouche résistance allemande et reculent... Le commandant LALANDE appelle alors à l'aide les blindés du 1^{er} R.F.M...

La 1^{ère} D.F.L. enregistre 6 tués au cours de cette journée du 17 avril 1945 dont les Légionnaires LOZERAN, RENAN et SOBALSKI du 3^{ème} B.L.E.



Michel SOBALSKI

Crédit photo :
Françaislibres.net

« Les Unités Coloniales et la Légion y avaient fait à nouveau la preuve de leur valeur : certains points comme la cime de COLLA BASSA avaient été pris, perdus et repris plusieurs fois avant de rester définitivement entre nos mains...* »

* Général Doyen, cité par Saint-Hillier

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -



3 - 13 - 17 AVRIL 1945

LES OPERATIONS DU BATAILLON DE MARCHÉ n° 21



13 -14 AVRIL 1945
SAINT-VERAN

Yves GRAS, B.M. 21



René MARTEL

JOURNAL DE MARCHE DE RENE MARTEL

Le 13 avril 1945

« A 11h30 , le Col de St Véran est pris.
On se bat à 2.400m d'altitude, il y a de la neige.
Mais pas d'eau, rien pour faire du feu, ce n'est que de la roche.

Un type est obligé de prendre son fusil pour avoir son quart d'eau qu'il a eu après 4 heures d'attente.

On redescend aux Granges du Colonel.
Le lendemain, on remonte, on prend la Cime du diable.

Là, ça claque aussi. On continue.
Plus d'eau à boire, les mulets tombent dans les ravins.

Tous les jours, on travaille jusque 2 ou 3h du matin pour faire les emplacements.

Maintenant, on compte de 6 à 7 heures de marche pour évacuer les blessés.

Toujours en montagne.

Les obus tombent toujours.

Enfin pour l'eau, il y a une mare d'eau toute trouble à 1km.

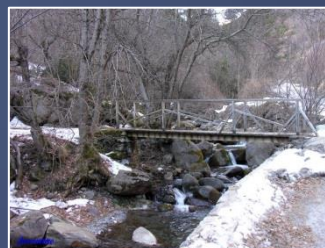
On casse la glace pour l'avoir.

Il y a 10 cm d'eau toute jaune ».

« Le 13 avril au matin la 1^{ère} compagnie (capitaine GORY) qui a pris la veille le fort de la FORCA, occupe l'ORTIGHEA, puis redescend sur l'ouvrage de la Baisse de SAINT-VERAN que les Allemands ont évacué dans la nuit. A midi la liaison est donc faite avec les troupes venant de l'AUTHION et nous nous apprêtons à reprendre la progression vers SAORGE que nous apercevons dans nos jumelles au bout de la vallée de CAIROS.

Mais le capitaine OURSEL reçoit l'ordre de rester sur la ligne atteinte par le bataillon c'est-à-dire à la Baisse de SAINT-VERAN et au col de RAUS. Nous assistons donc impuissants à l'évolution des Allemands dans le vallon de CAIROS. Nous repérons dans la journée une batterie d'artillerie ennemie qui tire sur l'Authion ; nous la signalons à l'artillerie, mais celle-ci, occupée à tirer sur la BEOLE est lente à se mettre en action et tire maladroitement.

Le 14 avril le capitaine MULLER effectue une reconnaissance profonde avec une section d'éclaireurs-skieurs et la 1^{ère} section du sous-lieutenant TOMMASI. En passant par le col de MARDI et la MORGRETTE il arrive au-dessus du poste de douane qu'il trouve occupé par l'ennemi, redescend sur la CHAPELLE SAINTE-CLAIRE où il trouve des traces d'une batterie d'artillerie italienne qui a évacué les lieux la veille. Il revient sans incidents par le vallon de CAIROS où l'ennemi a abandonné en se repliant, un important matériel.



Près de La chapelle Sainte-Claire - Source :
lecolebuissonniere.eu

Sous-lieutenant SAUTREAU, B.M. 21

Carnet de route du sous-lieutenant SAUTREAU Transcrit par Pascal DIANA. Témoignage recueilli par le Colonel Henri BERAUD.

13 avril

Je réorganise ma section en fonction des pertes : deux groupes F.V. à 9 commandés par le sergent JACQUARD et le sergent BAUDIN, un groupe lourd de commandement et d'appui avec F.M., L.R.A.C. et fusils à lunette récupérés, commandés par le sergent FALLOURD.

La compagnie doit occuper l'ORTIGHEA. Ma section en tête atteint 2017 : personne. Le capitaine emmène les deux autres sections sur 2051 : personne.

Il dévale sur la baisse de SAINT-VERAN, toujours personne... ou presque. Deux pauvres Fritz, oubliés, perdus, tombent sur ma section et sont abattus à bout portant.

Le corps de l'un d'eux roulera dans le ravin sur 300 ou 400 mètres.

La pente est si forte qu'un fusil *Garant* partira sur la neige comme un ski. Mais la garnison de la baisse de SAINT-VERAN est loin, elle se sauve, en ordre, sous nos yeux, par la route qui longe le CAIROS. Nous tirons au fusil, au F.M., à plus de 2.000 mètres, sans succès. A ma grande surprise cependant, un coup de bazooka tiré à 45 degrés atteindra la vallée et le détachement allemand, toujours en ordre, prendra le pas de course !

La compagnie a été ravitaillée mais ma section «oubliée». Amer et affamé, j'emmène le groupe JACQUARD au ravitaillement dans les maisons du CAIROS. Il nous faudra une grande heure pour y arriver, bien essoufflés (1.000 m de dénivelée). Les granges sont vides et suspectes. Nous continuons vers l'Est jusqu'à ce que le capitaine GORY, seul et furieux, nous rejoigne et nous stoppe... à temps. Les Allemands sont retranchés au poste de douane, à moins de deux kilomètres.

Penauds, nous remontons jusque vers l'ORTIGHEA que nous n'atteindrons qu'à la nuit, affamés, et complètement épuisés.

14 avril

Nuit atroce sur l'arête de 2051, dans la neige fondante, accrochés à des pentes impossibles, sous un vent glacial. Café avec quelques «*rations*» rapinées et de la neige.

Le bataillon passe par compagnies successives sur le versant Nord du CAIROS. Ravitaillement enfin, en passant à la baisse de SAINT-VERAN.

Je flanc-garde à gauche sur les pistes les plus hautes en limite de neige, en liaison avec les Eclaireurs-Skieurs de MONTEL.

Nuit encore très pénible sur les pentes du SCANDAIL (2.126) ».

Colonel Henri BERAUD

« Malgré les demandes pressantes du commandant OURSEL, commandant le B.M. 21, pour exploiter immédiatement* en direction de FONTAN, l'ordre est de rester sur place et de mettre le maximum d'effectifs au repos. Le capitaine OURSEL, qui reconnaît qu'il a obtenu tous ses succès *«grâce à un ensemble d'unités remarquablement entraînées par des cadres aussi dynamiques que manœuvriers»* qu'il a eu *«la rare satisfaction de commander»*, proteste contre l'ordre qui lui est donné de rester sur place : *«Si nous avions été autorisés à poursuivre l'ennemi en repli sans désemparer après la chute de l'Authion, nous aurions pu, je crois, nous emparer dans la foulée de FONTAN avant que les Allemands aient pu se ressaisir»*.

En effet, une avance rapide sur la ligne de crête au Nord du vallon du CAIROS aurait permis de couper de leurs arrières les unités allemandes encore installées jusqu'au col de BROUIS.

Le général LIEB a d'ailleurs vu le danger, car il rameute des renforts des G.R. 80 et 253, un bataillon d'infanterie de l'air et dirige sur les Mesce une compagnie de montagne pour parer à tout débordement par le vallon de la Minière ».

* l'abandon de Saint-Veran par les Allemands le 13 Avril



15 - 16 AVRIL 1945

VALLON DE CAIROS

Yves GRAS, B.M. 21

Le 15 avril, vers 14h, alors que nous nous attendions à être relevés, le Bataillon reçoit l'ordre de pousser vers la cime de COSS et le plateau de CAUSSEGA.

La 3^{ème} compagnie, renforcée d'éléments lourds de la C.A. (lieutenant MARET) et de pionniers de la C.B. (sous-lieutenant LUC), reçoit comme axe le VALLON DE CAIROS.

A 16h la 2^{ème} section descend dans le vallon, pendant que la 1^{ère} progresse par les hauts, à sa gauche. Au début de la nuit la compagnie est au contact devant le poste de douane.

A 22h la compagnie est regroupée à la CHAPELLE SAINTE-CLAIRE, la 3^{ème} section se met en position dans le fond du vallon, la 2^{ème} se porte à la côte 1131 au-dessus du poste de douane.

Quant à la 1^{ère} section, elle flanc-garde la compagnie sur la gauche à la MORTHETTEN où elle a trouvé un mulet et une pièce de montagne italienne de 100 m/m abandonnés par l'ennemi.

LE PONT DE GAFEUG

Le 16 avril, au jour, la 13^{ème} section attaque et occupe le poste de douane puis le pont de MERIM et pousse jusqu'au pont de GAFEUG. Les Allemands se replient devant elle en faisant le coup de feu mais laissent entre ses mains un stock de 300 mortiers de 81 et 2 prisonniers. Ceux-ci donnent des renseignements intéressants sur les positions de l'ennemi dont la ligne de résistance serait installée aux GRANGES DE CABANIERES.

Avant de monter une opération contre cette position, le capitaine MULLER fait déminer la route par les pionniers et leur fait aménager sur le MERIM et à côté du Pont de GAFEUG des passages pour les mulets.



Au pont de Gafeug - source : lecolebuissonniere.eu

Puis il regroupe la compagnie au poste de douane et fait prendre un peu de repos aux hommes qui ont marché toute la matinée. Son intention pour l'après-midi est de continuer la progression par la vallée de CAIROS en s'assurant d'abord des hauteurs qui la dominent.

LA CIME DE L'ORME

C'est à cet effet que la 2^{ème} section entreprend vers 15h l'ascension de la cime de l'ORME qu'elle atteint vers 17h. Le capitaine MULLER engage alors la 1^{ère} section (sous-lieutenant TOMMASI) en direction du PONT DU DIABLE. Cette section, après avoir mis en fuite un avant-poste allemand, est durement accrochée dans le ruisseau de CAIROS et essuie de violentes rafales d'armes automatiques et un tir de mortiers et de grenades à fusil. L'artillerie allemande déclenche son tir d'arrêt qui tombe autour du pont de GAFEUG, juste sur les positions de la 3^{ème} section.

La 2^{ème} section sur la cime de l'ORME reste silencieuse. Le sous-lieutenant CAILLIAU s'est en effet rendu compte qu'il est trop tard pour pouvoir avec ses armes légères, neutraliser les résistances allemandes du PONT DU DIABLE.

Le capitaine MULLER décide donc de replier la 1^{ère} section et de reprendre l'opération le lendemain d'une autre façon. La 2^{ème} et la 3^{ème} section restent sur leurs positions et la 1^{ère}, ainsi que les éléments de la C.A et de la C.B., se portent aux GRANGES DE CAIROS pour y passer la nuit ».

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -



15 AVRIL 1945

LA CAUSSEGA



Colonel Henri BERAUD

Sous-lieutenant SAUTREAU, B.M. 21

« A l'aile gauche, chargée du débordement du Massif par le Nord, le B.M. 21 a reçu à 10h30 l'ordre de faire immédiatement mouvement en avant.

Son chef de corps, le capitaine OURSEL, a naturellement fait remarquer : « *qu'un certain délai sera nécessaire pour remettre les unités en situation de progression et que l'opération qui aurait pu être payante deux jours plus tôt dans la foulée des replis ennemis, risque de se heurter maintenant à un adversaire ressaisi et que de ce fait le bataillon devra progresser avec prudence en protégeant ses flancs* ».

Le capitaine a raison, car le 75^{ème} A.K., qui a vu le danger dès le 13 avril, a fait dépêcher des renforts dans le vallon du CAIROS et a ordonné « *de tenir la cime du Diable à tout prix* ».

Ordre est donné aux Eclaireurs-Skieurs de progresser en direction des cimes de CAUSSEGA (1.742 m) et de COSS (1.677 m) et d'envoyer une section sur la cime de SCANDAIL (2.454 m) pour protéger le flanc gauche.



La Cie d'éclaireurs-skieurs avant son départ pour la Caussega
Source : Le front oublié des Alpes Maritimes - Henri Kinbeil

La 1/B.M.21 s'échelonna en profondeur derrière les Eclaireurs-Skieurs, tandis que la 3^{ème} compagnie descendra le vallon du CAIROS en liant sa progression à celle des skieurs.

Le lieutenant MONTEL, commandant la compagnie de S.E.S., annonce qu'il est stoppé au débouché de la cime de CAUSSEGA par des tirs d'armes automatiques ».

Carnet de route du sous-lieutenant Sautreau Transcrit par Pascal DIANA. Témoignage recueilli par le Colonel Henri BERAUD.

« Encore à cours de ravitaillement et toujours aussi transis, nous reprenons la progression. L'objectif de la compagnie est la cime de la CAUSSEGA, et je flanc-garde toujours au niveau de mes 2.000 habituels. Nous sommes devenus les marsouins-alpins de la D.F.L. Nous trouvons sous la neige un avion écrasé (*) en haut du ravin de l'UBAGHETE qui a dû servir de refuge ou d'observatoire.

En redescendant nous sommes accrochés par les tirs assez lointains et les Eclaireurs-Skieurs interviennent aussitôt, virevoltant sur leurs skis, se planquant, tirant, manœuvrant. Les Fritz disparaissent.

En contournant la CAUSSEGA par l'Est, nouvel accrochage, plus sérieux. Camouflés dans les éboulis, les Allemands nous ajustent. Je fais l'essai, à mon tour, et efficacement je crois, du Mauser à lunette.

La compagnie nous appuie d'un tir de mortier. Les Fritz disparaissent.

En fouillant le terrain nous trouvons des paquets de pansements utilisés et je récupère une veste imperméable à capuche, réversible, blanche d'un côté, verte de l'autre, se fermant par «pressions» entre les cuisses. C'est un équipement de montagnard et qui me convient parfaitement. Très loin, au Sud, vers BREIL, les tirs d'artillerie ont fait rage toute la matinée. C'est le B.M. 4 qui essaie d'atteindre la ROYA ».

* Il s'agit du B-24 Dallas Lady qui s'est écrasé le 12 septembre 1944 en allant parachuter des armes et munitions à des partisans de la région de TURIN (Monument de La Ceva, 1991)



16 AVRIL 1945 PLATEAU DE LA CEVA

Colonel Henri BERAUD

« La progression reprend avant l'aube, mais elle est très lente. Elle est surtout pénible pour les sections lourdes qui portent mitrailleuses, mortier et munitions à dos, en plus du sac, de la musette et de l'armement individuel. A 5h, la Section d'Eclaireurs-Skieurs 1 qui marche en direction de la cime de COSS est arrêtée par des tirs d'armes automatiques.

A 6h, les S.E.S. 2 et 4 qui progressent vers les cotes 1605 et 1576 sont prises sous un feu violent et précis. La S.E.S. 2 a deux tués et un blessé léger.

La 1/B.M. 21 qui soutient les Eclaireurs est également prise sous le tir des mitrailleuses et a cinq blessés par balles. (...)

Une manœuvre de débordement par le Sud est aussitôt montée avec les Eclaireurs-Skieurs et la 2^{ème} compagnie qui vient d'arriver du col de RAUS. Bien appuyé par un tir de mortiers et de mitrailleuses 12,7, un peloton de deux sections de la 2^{ème} compagnie, commandé par le lieutenant ROBI-ARQUEROS, réussit à prendre pied sur la crête boisée de 1655, prenant ainsi à revers les emplacements allemands. Après un violent combat rapproché l'ennemi s'enfuit en abandonnant de nombreuses armes et des tués.

Pour exploiter ce succès, les Skieurs sont aussitôt poussés vers la cime de COSS par les pentes Sud. La cime est atteinte à 20h. La 7/G.R. 107 (*Oberleutnant Simonis*) qui vient de perdre la moitié de ses effectifs va d'abord s'accrocher sur les pentes Nord du plateau de la CEVA.

Puis, un message mal interprété par le chef du groupe de commandement apprend à l'Oberleutnant SIMONIS que «*Fontan vient d'être occupé par l'ennemi*».

Sans vérifier l'authenticité du message, le commandant de compagnie, épuisé par plusieurs journées de combat et de veille, prend la décision

de marcher en direction de la route FONTAN-SAN-DALMAZZO pour mettre les restes de sa compagnie à disposition du bataillon.

Arrivé dans la nuit au débouché du vallon de la CEVA, il est aussitôt désarmé et condamné à mort par la cour martiale de TENDE. Un recours en grâce de son chef de corps, l'Oberst STANGE, et la retraite allemande, sauveront la vie de l'Oberleutnant.

Pendant ce temps, la 3^{ème} compagnie qui a dépassé le poste de douane a progressé lentement dans le vallon du CAIROS, assez gênée par les champs de mines. Les éléments retardateurs allemands lui ont laissé deux prisonniers et un stock de trois cents obus de mortier de 81.

Arrivée au pied de la cime de COSS, la compagnie a cherché à atteindre le PONT DU DIABLE avec sa 1^{ère} section, mais devant la vive réaction d'armes automatiques et de mortiers, elle a dû se retirer sur le pont de GAFEUG.

Sur les crêtes, la S.E.S. 3 occupe la CORNE DU BOUC (2.414 m) depuis 15h.

Pour l'épauler, la 9^{ème} compagnie du III/3^{ème} R.I.A. s'est installée sur le mont MACRUERA (2.556 m) et la cime du TRUC.



*Le Mont Macruera - Crédit photo : Philippe
source : www.iconophile.free.fr*

De là, elle pousse des éléments en direction de la cime des LAGHI pour dominer la région des lacs de la vallée des MERVEILLES.

Dans l'après-midi, les Allemands déclenchent une contre-attaque sur MACRUERA. Elle échoue sous le feu et les Alpains font 14 prisonniers, dont un officier. Ce dernier, « *nazi fanatique* », sera assassiné dans la nuit par un F.F.I. polonais.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -

Sous lieutenant SAUTREAU B.M. 21

Carnet de route du sous-lieutenant Sautreau Transcrit par Pascal DIANA. Témoignage recueilli par le Colonel Henri BERAUD.

« La progression du bataillon est lente, très lente, mais nous nous infiltrons quand même, tandis que les Allemands reculent vers l'Est, piton à piton.

A notre gauche, tout en haut, les Éclaireurs-Skieurs grenouillent vers COLLA BASSA.

Ma compagnie crapahute autour de la CAUSSEGA, la « 2 » fouille les gorges de MERIM, la « 3 » progresse dans la vallée du CAIROS. De l'autre côté, les Légionnaires se bagarrent dur sur la BEOLE et plus au Sud sur l'ARBOUIN.

Nous progressons vers la cime de COSS en dépit de tirs isolés.



Vue sur La Caussega le plateau de la Ceva et la cime de Coss - Fonds François Engelbach

J'occupe un mouvement de terrain sur le plateau de la CEVA (1.583). Comme d'habitude, les Allemands ne s'accrochent pas au sommet mais dès que je m'y installe, ils nous mitraillent de la contre-pente pendant que les mortiers essaient de nous déloger. Personne de touché, je reste sur mon mamelon. J'ai donné un *Mauser* à lunette à chacun de mes deux groupes et leurs tirs de loin, bien ajustés, obligent les Fritz à se terrer ou à déguerpir, tout en économisant nos munitions ».



17 AVRIL 1945

MAURION

Yves GRAS, B.M. 21

Le 17 avril au matin le capitaine MULLER laisse la 3^{ème} section renforcée de 2 mitrailleuses allemandes au pont de GAFEUG et porte le reste de la compagnie sur la cime de l'ORME. Il y installe les mitraillettes lourdes et le mortier de 81 abondamment pourvu de munitions allemandes.

A 10 heures la 1^{ère} section descend vers MAURION par le ravin de l'ORME. Elle tombe tout de suite sur un poste allemand, installé dans une cabane, ouvre le feu la première, tue un Allemand, en blesse un puis un second et met les autres en fuite. Le sous-lieutenant TOMMASI installe deux mitrailleuses dans cette cabane, puis continue à descendre vers L'AUTHION, appuyé par le mortier de la cime de l'ORME qui bombarde la partie haute du village.

Les Allemands se croyaient protégés par leurs positions du PONT DU DIABLE. 17 prisonniers, deux mitrailleuses et une motocyclette dont le conducteur a été blessé, tombent entre nos mains. Avant même la fin de l'opération, le capitaine MULLER pousse la 2^{ème} section derrière la 1^{ère} et fixe le programme de l'après-midi. Il laisse le lieutenant MARET avec le mortier de 81, les mitrailleuses lourdes et les pionniers sur la cime de l'ORME ; il envoie le lieutenant GRAS, son adjoint, avec le reste de la section lourde, prendre le commandement du point d'appui de MAURION et lui donne pour mission d'appuyer l'attaque de la 3^{ème} section au PONT DU DIABLE, en prenant à revers les défenses allemandes.

L'heure de l'attaque est fixée à 16h et il descend de sa personne rejoindre la 3^{ème} section au pont de GAFEUG.

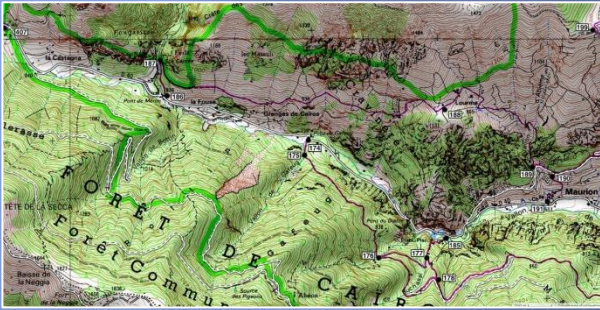
A MAURION la 2^{ème} section a occupé sans difficulté la partie haute du village, y a fait deux prisonniers et s'y est installée face à l'Est.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -



La 1^{ère} section tient la partie basse du village et met en place deux mitrailleuses sur un petit mamelon situé à l'Ouest de MAURION en direction du PONT DIABLE.

Vers 15h les Allemands se sont aperçus de notre présence à MAURION et déclenchent sur le village un tir d'artillerie très précis et assez violent.

Les obus tombent d'abord sur MAURION BAS, puis sur le mamelon, à l'Ouest du village et enfin sur MAURION HAUT. Ce bombardement nous cause des pertes et les blessés s'accumulent au poste de secours.

Leur évacuation est extrêmement difficile tant que la route du vallon de CAIROS est occupée par les Allemands car il faut les monter à la cime de l'ORME, puis de là, les descendre aux GRANGES DE CAIROS pour les remonter à PLAN-CAVAL. Et tout cela se fait à bras d'hommes. Heureusement les prisonniers Boches sont là pour le coup et ils évacuent immédiatement un blessé urgent, qui mourra d'ailleurs en cours de route, le soldat POURCELLE, et nous débarrassent en même temps... de leur présence gênante dans la situation aventurée où nous sommes.

A 16h l'attaque prévue ne s'est pas produite et après une accalmie le bombardement de MAURION reprend de plus belle. A 19h le lieutenant MARET a envoyé un message nous annoncer qu'une colonne allemande se dirige sur MAURION par la route.

A peu près vers la même heure le village, et surtout la partie haute, est de nouveau pris à partie par les mortiers allemands qui s'abattent sur nos positions par rafales de 10. La 2^{ème} section est accrochée avec un groupe d'Allemands qui cherchent à s'infiltrer dans le fond de la vallée qui allument à la mitrailleuse les maisons de MAURION où elle est installée.

La 2^{ème} section riposte et le soldat ESTORMEL tue avec son F.M. un Allemand qui s'est imprudemment découvert.

Cette activité de l'ennemi juste avant la nuit succédant au bombardement d'artillerie de l'après-midi, finit par être dangereuse et nous fait craindre une attaque à la tombée de la nuit, une tentative des Allemands de dégager leurs camarades au pont du DIABLE.

A la nuit l'attaque attendue n'a pas lieu et la 2^{ème} section s'installe sur de nouvelles positions, celles qu'elle a tenues dans la journée étant repérée par les Allemands».

Yves GRAS



**17 AVRIL 1945
LE PONT DU DIABLE**

Yves GRAS, B.M. 21



source : lecolebuissonniere.eu

« Pendant ce temps-là au pont de GAFEUG, l'attaque prévue pour 18h avait été repoussée jusqu'au soir à cause du retard que mirent les artilleurs à fournir le tir demandé par le capitaine MULLER sur le pont du DIABLE. Mais à partir de ce moment-là il n'existe aucune liaison entre le capitaine MULLER et le lieutenant GRAS, si bien que ce contretemps supprime toute possibilité de coordination entre l'action des deux groupes de la compagnie.

La 3^{ème} section attaque néanmoins à 18h30. Le groupe du sergent-chef BRIAND parvient à s'emparer des GRANGES DE CABANIERES, essaie de pousser au-delà, mais est reçu par des feux convergents de mitrailleuses qui l'obligent à se replier aux GRANGES. Au cours de ce repli, le caporal-chef VERMEILLET est mortellement blessé et abandonné sur le terrain. Ce n'est qu'à la nuit que le soldat BARBAUD, accompagné d'un guide civil, ira le chercher pour le ramener dans nos lignes.

En même temps, le groupe du sergent JUNIQUE qui progresse dans le fond de la vallée arrive aux gorges du PONT DU DIABLE. Mais à cet endroit, il se heurte à une forte résistance. Les grenades lancées du haut des rochers blessent mortellement le sergent JUNIQUE et le groupe, pris à partie dans cette gorge étroite, est obligé de se replier sous les rafales de mitrailleuses et les obus de mortiers.

C'est à ce moment que le mortier allemand du pont du DIABLE s'est fait repérer par l'observatoire de la cime de l'ORME. Le sergent BERTOVE pointe alors son mortier de 81 dessus et, avec quelques rafales d'obus bien appliquées le réduit au silence. Pendant la nuit du 17 au 18 avril, les Allemands, presque complètement encerclés, évacuent leur position par la crête de COLLA BASSA où l'avance du 3^{ème} bataillon de la Légion Etrangère est soumise à des fluctuations.

Si pendant la journée du 17 avril nous ne sommes pas parvenus à faire prisonnier les 50 Allemands qui défendaient le PONT DU DIABLE, cela est dû à l'absence de coordination qu'il y avait entre l'action de la compagnie et celle du 3^{ème} B.L.E. qui opérait à notre droite, sur les crêtes dominant au Sud la vallée de CAIROS, d'où il aurait normalement fallu partir pour attaquer la position allemande.

Néanmoins la manœuvre de la compagnie a largement contribué à la conquête de toute la vallée de CAIROS en obligeant les Allemands du PONT DU DIABLE à se replier ».

Yves GRAS



17 AVRIL 1945
CIME DU DIABLE

Sous lieutenant SAUTREAU, B.M. 21



Vue sur la Cime du Diable - Rando canalblog

Carnet de route du sous-lieutenant Sautreau Transcrit par Pascal DIANA. Témoignage recueilli par le Colonel Henri BERAUD.

« Ma section s'enterre sur la cime de COSS en protection d'un élément avancé du P.C. de bataillon. Quel observatoire ! Le tour d'horizon idéal depuis, derrière nous, la CIME DU DIABLE étincelante et apparemment déserte jusqu'à l'AUTHION, au contraire habité et même très animé.

A gauche, nous dominant, la frontière italienne avec la CORNE DE BOUC qui nous surveille. A droite, la longue ligne de crêtes de la forêt du CAIROS, en fait bien déboisée, où la Légion attaque encore en direction de COLLA BASSA. Et devant nous, enfin, la vallée de la ROYA avec une vue plongeante sur SAORGE. L'artillerie allemande, n'ayant plus à faire du côté de BREIL, se concentre sur les deux versants du CAIROS. Une grosse pièce embossée, paraît-il, à l'entrée du tunnel de BERGHE nous matraque régulièrement. Au coup de départ, nous disparaissions tous dans nos trous ou sous nos rochers en attendant l'arrivée. Pas toujours assez vite ou assez bien et GRIVOT, mon garde du corps, sera blessé. Brancardé par des prisonniers, il n'arrivera à l'ambulance chirurgicale que le lendemain. Je dois aussi faire évacuer un voltigeur qui depuis notre nuit dans la neige du SCANDAIL souffre de gelures à la face ».

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 1^{ère} partie

Le B.M. XI à la Secca - Légionnaires et Fusiliers Marins à la Dea et la Beole

- Le B.M. 21 à Maurion -

BIBLIOGRAPHIE

- Mémoires de Jean TREMEAU (B.M. XI). Ed. à compte d'auteur. Col. B. Bongrand Saint Hillier
- Les carnets du Lieutenant-Colonel BRUNET DE SAIRIGNE (13 D.B.L.E.). Nel éditions, 1990
- L'épopée de la 13^{ème} Demi-Brigade de Légion Etrangère 1940-1945. André Paul COMOR. Nel Editions, 1999
- Sur le chemin des étoiles à la Légion étrangère. Hugo GEOFFREY (13 D.B.L.E.) . Gérard Klopp, 1997
- La saga d'un Français Libre. Général Jean SIMON (13 D.B.L.E.) Presses de la Cité, 2000
- Biographie de Bernard SAINT HILLIER (13 D.B.L.E.) Ordre de la Libération [Lien](#)
- Biographie d'Henri BENEVENE (13 D.B.L.E.). Ordre de la Libération [Lien](#)
- Biographie de Toros TOPALIAN - Site A.D.F.L. [Lien](#)
- A bras le cœur. Roger BARBEROT (R.F.M.). Ed. Laffont, 1972
- Biographie de Jean CHANEBOUX (R.F.M.) - Site A.D.F.L. [Lien](#)
- Récit des combats du B.M. 21 dans l'Authion (9-21 avril 1945). Yves GRAS (B.M. 21) [Lien](#)
- Carnet de route de René MARTEL (B.M. 21). Texte inédit.
- Le carnet de route du sous-lieutenant SAUTREAU (B.M. 21) in : L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 – Amont, 2005
- Les combats de l'Authion. Colonel Henri BERAUD in : Journal de la Roya Bevera n° spécial, 2005
- L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 – Amont, 2005 [Lien](#)
- Le front oublié des Alpes Maritimes. Pierre-Emmanuel KLINGBEIL. Serre éd., 2005
- Carnet de route de François ENGELBACH (1^{er} R.A.) [Lien](#)
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS (B.M. 21), Presses de la Cité, 1983

Blog Division Française Libre [Lien](#)

Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)